

FRONTIÈRES COLONIALES ET PARCOURS NOMADES L'ENJEU PASTORAL DANS L'OUEST SAHARIEN

Pierre Bonte

Directeur de recherche émérite au CNRS
Laboratoire d'anthropologie sociale, Collège de France, Paris

À coup de lignes droites et d'arcs de siècle découpant un espace sommairement cartographié, les frontières entre les zones d'influence espagnole et française dans l'Ouest saharien ont été tracées bien avant l'occupation effective de ces régions par les troupes coloniales. Elles sont fixées, dans leurs grandes lignes, à l'occasion du traité de Paris (27 juin 1900) signé entre les deux pays, les conventions de Paris (27 juin 1900) et de Madrid (27 novembre 1912) n'apportant que des ajustements limités et entérinant l'établissement du protectorat espagnol et français sur le makhzen marocain. Le rapport de force est cependant inégal à cette époque où l'Espagne perd les derniers lambeaux de son immense empire colonial, rassemblé aux XVe et XVIe siècles, alors que la France construit le sien. L'importante saline d'Idjil et l'Adrar mauritanien sont ainsi inclus dans la zone française bien que l'Espagne ait eu sur ces régions quelques visées⁽¹⁾.

Les motivations politiques concernant l'occupation de ces territoires sont aussi bien différentes. L'Espagne sur le déclin s'emploie à renouveler ses droits «historiques» sur la côte saharienne et marocaine, en déshérence depuis la bataille des Trois Rois (1578), mais qu'elle a réaffirmés, après une courte guerre, en imposant au Maroc le traité de Tétouan (1860). Les régions proches de la péninsule ibérique et des îles Canaries prolongent en quelque sorte le territoire national, même s'il faudra attendre plus d'un demi siècle pour qu'elles soient effectivement contrôlées. La France qui compense «outremer» son déclin européen hésite à s'aventurer dans ces régions désertiques dont les ressources apparaissent limitées. Il faudra tout l'engagement du «parti colonial» derrière Xavier Coppolani pour qu'elle se lance dans une conquête militaire qui débute en 1902 seulement. Alors que Tombouctou «la mystérieuse» est occupée par les troupes coloniales du Soudan français dès 1894, on attendra 1909 pour que le soient Atar, Chinguetti et Ouadane, à quelques centaines de kilomètres seulement du comptoir de Saint Louis, tête de pont depuis le XVII^e siècle de la présence française en Afrique Occidentale.

En atteignant l'Adrar, le projet colonial français se trouve confronté aux grands nomades éleveurs de dromadaires qui occupent toute cette région septentrionale

(1) En 1886 l'explorateur espagnol Emilio Bonelli signe avec l'émir de l'Adrar un traité qui reconnaît la «souveraineté espagnole»; celle-ci reste bien lointaine et n'engage guère l'émir qui semble avoir voulu surtout éviter des revendications françaises autrement menaçantes.

de l'Ouest Saharien⁽²⁾. Le conflit restera ouvert entre ces deux partis jusqu'en 1934, date de la création du «Territoire des confins» dont l'administration, restée militaire, se pliera aux particularités de ce milieu nomade. Les Espagnols, pour leur part n'occuperont réellement l'hinterland saharien qu'après cette date. Implantés longtemps en quelques points côtiers (Villa Cisnéros, La Guera, La'youn, Villa Bens...) ils négocient avec les tribus nomades et avec les notables tribaux, religieux ou guerriers, une coexistence qui préserve le mode de vie des populations ralliées et leur laisse une certaine autonomie politique. Jusqu'à l'occupation militaire française, le Sahara espagnol apparaîtra ainsi aux chefs militaires et administrateurs français comme une zone refuge où s'alimente et se renouvelle la résistance. Ils seront tentés d'exercer parfois un droit de suite, l'épisode le plus significatif étant le raid du lieutenant colonel Mouret sur Smara en 1913; le plus souvent cette tâche est réservée aux goums de partisans maures peu soucieux des conséquences des violations des frontières coloniales.

En 1958 cependant, c'est en conséquence d'un accord militaire que les troupes espagnoles et française réoccuperont ensemble le Sahara espagnol dans le cadre de l'opération Écouvillon/Ouragan qui marque le début de la décolonisation de cette région, alors que le Maroc s'est libéré du protectorat en 1956 et que la Mauritanie est en marche vers l'indépendance, achevée en 1960. Une génération après la fin de la résistance à la colonisation, les populations sahariennes, pastorales et nomades, reprennent ainsi les armes, de la Mauritanie aux massifs atlasiques, alors que l'Algérie s'embrace de son côté pour une indépendance que vient d'obtenir le Maroc. Nous ne traiterons pas ici des évolutions qui ont suivi mais nous en retiendrons, au delà des influences politiques qui ont pu s'exercer sur ces populations, leur irrédentisme souvent associé à leur mode de vie pastoral et nomade et à l'exploitation de milieux particulièrement arides.

De manière générale, et plus particulièrement dans ces régions sahariennes, les parcours pastoraux se plient mal aux limites politiques frontalières arbitraires, issues de la colonisation, et que rigidifie le développement des États nationaux. L'évidence du constat a cependant peut être contribué à négliger les études sur les causes et les conséquences de cet état de fait. Les travaux disponibles sur les systèmes pastoraux ouest sahariens, concernant souvent les régions méridionales et privilégiant la question, importante certes, de la sédentarisation des nomades (Toupet, 1977), ont tendance à appréhender de manière globale l'étude de ces systèmes. Dans les années cinquante, néanmoins, des auteurs, espagnols (Caro Baroja, 1955) ou français (Borricand, 1948; Bisson, 1961; Cauneille, 1950; Cauneille et Dubief, 1955; plus

(2) Quelques rencontres conflictuelles avaient déjà eu lieu sur les frontières sahariennes de l'Algérie française. Après l'établissement du protectorat français sur le Maroc (1912), la confrontation avec ces populations nomades avait été en partie évitée du fait de la permanence d'une zone de résistance de l'oued Noun au Tafilalet, impliquant surtout des populations «sédentaires», jusqu'aux années 1930.

tardivement Jeandel, 1975) ont approfondi l'analyse du pastoralisme nomade dans ces régions septentrionales de l'aire ouest saharienne. S'agissant de ses dimensions spatiales et politiques, ces analyses restent en définitive sommaires, s'en tenant à quelques caractérisations lexicales – les «grands nomades», les «fils des nuages»⁽³⁾ – ou au constat des particularités des emprises territoriales, s'étendant, dans le cas des Rgaybât, sur lequel nous reviendrons, sur près de 600 000 km² au moment de leur expansion maximale au début du XX^e siècle.

Perspectives historiques

Les régions désertiques de l'Ouest saharien s'ouvrent de manière relativement brutale, une fois dépassés les piémonts des montagnes de l'Atlas marocain, au sud de l'oued Dra'â, lorsque s'effacent les traces de vie sédentaire. Le bassin de la Saqiya al Hamrâ, prolongé à l'est par les plateaux arides de la Hamada de Tindouf et de celle du Dra'â, est de longue date consacré à l'élevage et à la vie nomade. Cette rupture brutale, qu'avait déjà signalée Robert Montagne (1930), n'a jamais représenté une frontière pour des groupes humains installés originellement dans le pays sédentaire mais qui ont su s'adapter au mode de vie pastoral et nomade qu'exigeait le milieu nouveau dans lequel ils s'implantaient. Une rapide mise en perspective historique s'impose afin de comprendre le rôle particulier de cette région et des populations qui l'ont occupé depuis plus d'un millénaire⁽⁴⁾.

Ces particularités sont soulignées à travers le nom que donnaient les auteurs arabes anciens à cet ensemble géographique: le désert de Kakudam, ou Kawkudam. Certes l'appellation est parfois vague, comme celle de nombreux toponymes de cette époque, mais elle semble bien désigner, ainsi que le souligne l'orientaliste britannique H.T. Norris (1972: 87) cette vaste zone septentrionale de l'Ouest saharien que je viens d'évoquer, berceau des tribus *eznagen*, installées simultanément dans les régions sédentaires de l'oued Noun, qui ont développé ici, dans les derniers siècles du premier millénaire de l'ère chrétienne, l'élevage camelin et pratiquent un mode de vie nomade. C'est dans cette région, note aussi Norris, que seront jetées les bases du mouvement des *al murabitân* qui partiront, au XI^e siècle, à la conquête du Sahara, du Maghreb et de l'Espagne. Dans l'Ouest saharien cependant, cette conquête politique et militaire, d'ailleurs peu détaillée dans les textes, ne fait que prolonger les mouvements pastoraux des groupes *eznagen*, devenus Sanhâja dans les écrits arabes, qui, depuis plusieurs siècles déjà, se sont dirigés vers des pâturages plus méridionaux, aux limites des formations politiques soudanaises (Ghana, Takrûr). Les Gudâla (*igdalen*) occupent la zone côtière jusqu'à l'embouchure du Sénégal, les Lamtûna (*iwellimmiden*) gagnent les massifs de l'Adrar, les Massûfa (*imssafen*) se dirigent plus à l'est vers les Hodh et l'Azawad. Les références qui sont faites à ces

(3) Traduction d'une dénomination locale, les «fils des nuages» (*awlâd al muzn*), se déplaçant en fonction des chutes épisodiques des pluies.

(4) Pour une analyse plus détaillée on pourra consulter Pierre Bonte, à paraître.

groupes de pasteurs nomades évoquent leur spécialisation dans l'élevage camelin, leur richesse en troupeaux et leur puissance politique et militaire⁽⁵⁾. Nombre de tribus sanhâja cependant resteront installés en milieu sédentaire, c'est le cas des Lamta (*illmmiden*) entre l'oued Noun et le Sous.

Quelques siècles plus tard d'autres groupes humains connaissent le même mouvement de franchissement des limites du désert. Ils sont cette fois d'origine arabe: les Ma[°]qil se rattachent aux grandes migrations hilaliennes qui ont traversé le Maghreb. Ils ont atteint le Sous et le sud du Maroc au XIII^e siècle et Ibn Khaldoun⁽⁶⁾ les observe, mêlés aux Berbères sanhâja, dans ces régions et constituant une sorte de ligne de front face aux *Mulaththamûn*, les Sanhâja «voilés» du désert. L'un de ces groupements humains, celui des Banî Hassân, poursuivant ses mouvements vers le sud, s'installe en milieu désertique et adopte un mode de vie pastoral et nomade. De là, au XV^e et XVI^e siècle, les Banî Hassân occupent rapidement les pâturages plus méridionaux selon deux axes qui contournent provisoirement les massifs montagneux de l'Adrar at Tmar et du Tagant. À l'ouest entre ces massifs et l'Atlantique ils atteignent très tôt la vallée du Sénégal, à l'est ils gagnent tout aussi rapidement les régions des Hodh et de l'Azawad malien actuels. Les témoignages des Portugais, à cette époque les voient installés sur l'ensemble du *trab al baydân*, coexistant avec les Sanhâja qui les ont précédés. Certaines de leurs tribus, tels les Awlâd D'laym resteront jusqu'à nos jours installés sur les pâturages du nord, de la Saqiya al Hamrâ, du Tiris et du Sahel côtier.

Le constat de l'existence de ces mouvements séculaires de population et de leur contribution au peuplement actuel de l'Ouest saharien est relativement banal. La question des causes et des conséquences de ces migrations n'a été cependant que rarement abordée. L'observation des circonstances plus récentes de ces déplacements nomades vers le sud souligne leur forte détermination par des intérêts pastoraux. Ainsi les Rgaybât apparaissent avant les XVIII-XIX^e siècles comme une petite tribu originaire de l'oued Dra[°]a, au mode de vie agro pastoral associant élevage du petit bétail et agriculture de décrue, fondée par l'un de ses saints chérifs autour desquels se recomposent les populations berbères et arabes de la Saqiya al Hamrâ à partir du XVI^e siècle. Se déplaçant vers le sud⁽⁷⁾ ils s'installent au delà de

(5) La première confédération de ces tribus berbères sahariennes serait celle des Anbya qu'évoque al Ya[°]qûbî dès la seconde partie du IX^e siècle: «On rencontre une population qui s'appelle Anbya, fraction des Sanhâja [qui vivent] au désert; ils n'ont point d'habitation fixe. Ils se voilent le visage, suivant une de leurs coutumes. Ils ne portent point de tuniques mais se drapent dans des pièces d'étoffes. Leur nourriture est tirée des chameaux. Ils n'ont ni céréales ni blé» (Cuoq, 1974).

(6) Le Sous est le territoire des Lamta et des Gazûla; les Lamta [parcourent] les montagnes Darân et les Gazûla le désert et les sables. Quand les Arabes Ma[°]qil conquièrent et se partagèrent les plaines du Sous, les Shabanât [division des Ma[°]qil] étaient plus proches des Darân, et les clans lamta devinrent leurs confédérés tandis que les Gazûla devinrent confédérés des Dhawî Hassân; et telle est la situation en ce jour» (Levtzion and Hopkins, 1981: 337). Rappelons que l'auteur écrit dans la seconde partie du XIV^e siècle. On retrouve cette confédération d'éléments berbérophones et arabophones chez les Tekna actuels de l'oued Noun ?

(7) Ces déplacements mémorisés dans la mémoire tribale sont jalonnés par les tombeaux des ancêtres successifs portant tous le nom de Sid'Ahmed Rgaybi, le premier à Kharawi près de la source du Dra[°]a, le second à al M'hamid dans le coude de cet oued, le troisième à al Habshi dans le bassin de la Saqiya aux limites de la Hamada.

l'oued Dra'ca, où se perpétue leur mode de vie agro pastoral mais où ils peuvent aussi développer leur élevage camelin: cette région, Ga'ca est considérée comme l'*ilwish* (tapis de prière en peau de mouton) de Sîd' Ahmed Rgaybi, point de départ de l'essor de la tribu qui l'amènera dans le courant du XIX^e siècle à occuper les pâturages de la Hamada de Tindouf et du Zemmour puis à s'étendre des grands ergs de l'Algérie actuelle jusqu'au Tiris, en passant par le Hank et les dunes environnant le massif de l'Adrar (Warân, Maqtayr, Azeffal, Akshâr...). Ils occupent à la fin du XIX^e siècle, rappelons le, un vaste territoire de près de 600 000 km² et continuent leur pression sur les pâturages méridionaux. Séparés en deux «feux» pour le bétail, *qaf* et *kaf*, qui traduisent bien ces déterminations pastorales de l'ordre social, les premiers Lgwasîm au nord et à l'est perpétuant l'élevage du petit bétail, les seconds, Ahl Sahel, propriétaires des troupeaux camelins les plus importants, ils défont ou assimilent comme «clients», rapidement intégrés à la confédération, nombre d'éléments des groupes qui les ont précédés, des fractions entières parfois qui contribueront à renforcer leurs capacités militaires et leur autorité politique⁽⁸⁾ qui n'est plus guère contestée dans ces régions septentrionales de l'Ouest saharien au moment où ils entrent en contact avec les troupes coloniales françaises.

L'expansion territoriale, politique et militaire des Rgaybât renouvelle certaines des déterminations qui se sont exercées pour entrainer les mouvements de populations pastorales nomades de l'Ouest saharien durant le millénaire qui a précédé, et son étude nous éclaire sur la nature de ces migrations antérieures. L'histoire ne se renouvelle pas cependant à l'identique. Le contexte politique et idéologique de ces recompositions tribales est marqué par les développements au Maghreb des courants chérifiens et soufistes qui justifient le prestige des «saints de la Saqiya al Hamrâ» (Bonte, 2008, à paraître). Mais surtout la descente des «grands nomades» du nord vers le sud de l'Ouest Saharien est freinée par la constitution de formations politiques confédérales ou émiraux dans les régions méridionales⁽⁹⁾ qui s'opposent à l'arrivée de nouveaux venus sur les pâturages qu'elles contrôlent de l'Azawad et des Hodh jusqu'aux émirats du sud ouest de l'actuelle Mauritanie. Au XVIII^e et durant une partie du XIX^e siècle, ces émirats en particulier résisteront à la pression, dans l'Inshîri à l'ouest et dans le Hank à l'est, des Awlâd D'laym qui exerçaient une certaine hégémonie au nord avant les Rgaybât. Une sorte de «frontière pastorale» s'établit ainsi, lieu d'affrontements et d'alliances ponctuelles, qui sépare les grands nomades des tribus du sud dont beaucoup se sont reconverties à l'élevage bovin. La conquête coloniale de l'Ouest saharien, effectuée à partir du

(8) Celle-ci ne s'exerce pas à travers des structures centralisées au sein de la confédération qui présente, dans le langage des anthropologues, des traits «acéphales», «segmentaires». Il ne s'agit pas d'une «conquête» organisée mais d'un mouvement accéléré de fission et de fusion qui illustre l'analyse que faisait Marshall Sahlins de ces systèmes sociaux segmentaires comme des systèmes d'«expansion prédatrice» (*predatory expansion*).

(9) Ces formations se constituent au sein de la société *baydân* (maure) issue de la fusion des populations berbères sanhâja et arabes banî hassân.

sud amène, en 1909, après la conquête de l'Adrar, le colonisateur français sur cette «frontière» et lui laisse la charge de contrôler ces mouvements pastoraux.

Avant d'aborder les conséquences de cette situation nouvelle où la logique territoriale coloniale et l'idée de frontière s'opposent à la dynamique de l'économie pastorale et aux impératifs des parcours pastoraux nomades, je résumerai en quelques propositions les grands traits de cette dynamique qui caractérise la situation des «grands nomades», des «fils des nuages», après qu'ils s'installent dans les régions arides qui débudent aux piémonts de l'Atlas:

1. L'implantation dans ces régions arides entraîne l'abandon du mode de vie sédentaire, transhumant ou semi nomade des populations agro pastorales concernées;
2. L'économie pastorale se spécialise majoritairement dans l'élevage camelin et le mode de vie de ces populations est nomade;
3. La forte productivité de l'économie pastorale cameline est la conséquence de la présence de zones de pâturages favorables à cet élevage⁽¹⁰⁾;
4. Il en résulte une accumulation notable des troupeaux domestiques⁽¹¹⁾;
5. Cette accumulation contribue à la recherche de nouvelles ressources pastorales (eau, pâturages);
6. La forte variabilité des conditions pluviométriques, et des ressources oriente aussi les «fils des nuages» vers de nouveaux pâturages;
7. Ces ressources plus abondantes et régulières se trouvent dans la partie méridionale de l'Ouest saharien;
8. Les groupes les plus riches en dromadaire se trouvent à l'avant garde de cette expansion⁽¹²⁾;
9. L'élevage camelin assure un meilleur contrôle de l'espace parcouru et fournit des moyens de transport et militaires qui favorisent cette expansion territoriale;
10. Les groupes tribaux se recomposent au cours de ces mouvements migratoires en intégrant des groupes installés antérieurement.

(10) Jusqu'à nos jours les pâturages du Tiris par exemple sont réputés après qu'ils aient été arrosés, attirant alors les troupeaux camelins de la majeure partie de l'Ouest saharien. C'est la situation que j'ai pu encore observer en 1969. Ces pâturages sont aussi renommés pour leur qualité sanitaire concernant l'élevage des dromadaires.

(11) Elle est facilitée par l'envoi d'une partie des troupeaux en *azib* sous le contrôle de bergers et la dispersion du bétail dans le cadre des prêts (*mnaha*) qui s'effectuent entre les éleveurs, favorisant la reconstitution des troupeaux en cas de pertes liées à la sécheresse ou les épidémies ?

(12) C'est le cas chez les Rgaybât des Rgaybât Sahel et plus particulièrement de certaines fractions Awlâd Mûsa, Tahalât, Awlâd Shaykh, dans une certaine mesure Swa'ad, qui se trouveront de ce fait en première ligne des confrontations avec les forces coloniales. Les Rgaybât Lgwasîm, restés pour une part éleveurs moutonniers ont des mouvements moins amples et auront moins de contacts (conflits et traités d'alliance) avec ces forces.

Sans expliquer tous les aspects du peuplement de l'Ouest saharien⁽¹³⁾, cette dynamique de l'économie pastorale a contribué à sa mise en place séculaire. La prendre en compte contribue aussi à porter un nouveau regard sur un point bien particulier: l'évolution des relations entre les «grands nomades» du nord et l'administration française, soulevant de ce fait la question qui a initialement guidé nos recherches de l'articulation des frontières politiques coloniales avec les parcours pastoraux. Parallèlement à l'évolution de la situation pastorale chez les nomades, l'administration coloniale connaît plusieurs phases que nous allons maintenant examiner

Séparer soumis et résistants, ralliés et dissidents

L'occupation par les troupes françaises de l'Ouest saharien s'effectue d'abord, dans les dernières années du XIX^e siècle, à partir du Soudan «français», aux fins de protection de la nouvelle colonie. Le contrôle de la rive droite du Sénégal est plus tardif et il faudra toute l'influence de Xavier Coppolani, initiateur du projet de cette conquête, et celle du «parti colonial» en France pour que soit décidé l'établissement d'un protectorat sur les émirats «maures» avec lesquels les traitants français de Saint Louis entretenaient d'anciennes traditions de commerce. À partir de 1902 une série d'expéditions conduisent à l'occupation du Trarza, du Brakna et du Tagant. La mort de Xavier Coppolani lors de la mission au Tagant souligne l'efficacité d'une résistance qui tend à s'organiser de manière plus coordonnée autour de la proclamation du *jihâd*. Les Sahariens font appel en 1905 au Sultan du Maroc, «commandeur des croyants» pour renforcer leur combat contre l'envahisseur chrétien. Le Maroc subit cependant des pressions du même ordre et la résistance sera surtout, jusqu'en 1912 animée par une grande figure charismatique saharienne, Shaykh Mâ al °Aynîn, installé dans la Saqiya al Hamrâ et qui révèle de plus en plus clairement son ambition de prendre la direction des luttes anticoloniales, au Maroc comme au Sahara; il revendiquera même à cette fin le renversement du *makhzen* marocain⁽¹⁴⁾.

L'occupation de l'Adrar par la lourde colonne organisée par le lieutenant colonel Gouraud, courant 1909 achève la conquête de l'Ouest saharien«utile», tel que l'avait défini Coppolani dans son rapport de 1899, au sud d'une ligne allant du Cap Blanc (Port Étienne) à Arawân et incluant le massif de l'Adrar at Tmar, nœud de pistes caravanières, renommé aussi pour ses palmeraies et ses *qsûr* anciens. On sait peu de choses à cette époque des populations de «grands nomades» situées plus au nord et dont une partie a été incluse dans la zone d'influence espagnole. L'occupation militaire de l'Adrar met pour la première fois en contact les troupes

(13) Impliquant nombre d'autres facteurs économiques (palmeraies, routes caravanières), politiques (relations avec le Soudan, formations politiques locales), idéologiques et religieux, etc.

(14) Lui même échouera dans sa marche sur Fès. Il meurt en octobre 1910 à Tiznit. Le projet est repris par son fils al Hiba qui occupe un court temps Marrakech en 1912 mais est repoussé par les troupes coloniales françaises et se réfugie dans les régions insoumises du sud marocain et du Sahara.

coloniales françaises avec ces populations, les Rgaybât en particulier qui resteront prioritairement associés par l'administration coloniale à ce statut de «grand nomade»⁽¹⁵⁾.

Illustrant nos précédentes observations, on constate qu'à cette époque les Rgaybât sont installés, profitant de pâturages favorables en 1908 et 1909 au sud de leur aire de nomadisation, à la périphérie de l'Adrar: plus précisément dans les dunes d'Azefal et Akshâr et aux limites de l'Inshiri, au nord du Trarza. Courant 1909 ils s'établissent, pour des raisons de sécurité liées à la présence coloniale, plus à l'est dans les dunes de Maqtayr, autour du puits de Turîn, et dans Hofrât Ouadane. Les nombreux campements présents relèvent des Ahl Sahel, la fraction des Awlâd Mûsa est particulièrement représentée ainsi que les Tahalât, Awlâd Shaykh, etc., toutes riches en chameaux.

Les relations avec l'Adrar sont anciennes. Une longue guerre a opposé les années précédentes la tribu aux *hassân* Awlâd Qaylân de l'Adrar. Des alliances matrimoniales ont aussi lié des fractions de ces deux tribus, celles parmi les Awlâd Qaylân qui sont impliquées dans l'élevage camelin en particulier (Naqmûsha Ahl Tegeddi, Awlâd Salmûn). Les pâturages proches de l'Adrar comme ceux situés au nord du Trarza à l'ouest, des Hodh à l'est sont devenus indispensables certaines années aux grands nomades du Nord. Seuls les Rgaybât Lgwasîm, au nomadisme de moindre amplitude ne les fréquentent guère et resteront d'abord plus hostiles à l'établissement de relations avec les Français.

En définitive, avant cette première expérience directe de la colonisation militaire, les Rgaybât n'interviennent guère dans les différents mouvements de résistance qui se manifestent dans l'Ouest saharien; ils ne participent que marginalement au *jihâd* contre le colonisateur français, démentant la réputation de nomade guerrier et prédateur que leur fera ensuite celui-ci. Le Nord étant peu arrosé ils séjournent donc alors sur les pâturages proches de l'Adrar qui portent leurs importants troupeaux. Durant toute l'année 1909 qui voit la difficile occupation du massif par les troupes de Gouraud, ils participeront, à côté de l'émir Sîd'Ahmed, qui anime la résistance, aux combats contre les Français et aux attaques contre les campements soumis qui leur procurent un butin appréciable en bétail. Comme la plupart des tribus de l'Adrar (Bonte, 2004), cependant, ils entameront rapidement des négociations pour préserver leurs troupeaux et leur accès aux pâturages à la merci d'un coup de main des Français⁽¹⁶⁾. Un notable des Awlâd Mûsa, Muhammed uld Khalîl prend

(15) Les Espagnols, longtemps confinés dans les comptoirs côtiers, ont eu localement quelques relations avec les Awlâd D'laym et les Awlâd Bûsba°. Ceux-ci grands commerçants, comme les Tekna de l'oued Noun, sont mieux connus car fréquentant Saint Louis et les comptoirs français du Sénégal. Des combats difficiles contre les Rgaybât durant la première décennie du XX^e siècle les ont refoulés pour une part vers le sud où ils sont au contact de l'administration coloniale et participent, à côté des Français, ou contre eux, aux combats qui accompagnent l'occupation des émirats.

(16) Un fort parti de Rgaybât est surpris à al Malha, le 4 août 1909, et les campements subissent de lourdes pertes (330 chameaux enlevés). Après l'occupation de Ouadane (30 juillet 1909) des détachements français se lancent à la poursuite des résistants dans les dunes de Maqtayr et surprennent les campements rassemblés autour des puits de Turîn saisissant 2000 chameaux. En deux semaines, ce sont près de 3500 chameaux qui ont été ainsi enlevés aux résistants, affaiblissant considérablement leur potentiel pastoral.

l'initiative des négociations avec Gouraud et obtient des avantages conséquents pour leur maintien dans la région⁽¹⁷⁾; d'autres fractions entameront de même des pourparlers, y compris certains groupes des Lgwasîm. Le commandant Claudel, adjoint de Gouraud, chargé des opérations contre les résistants à l'est d'Atar, lui fait parvenir à cette occasion une lettre qui définit la politique à suivre vis à vis de cette catégorie de résistants:

«Le principal [objectif] est de chercher à opérer la séparation nette des nomades du nord qui penchent pour la soumission de ceux qui sont décidés à poursuivre leur attitude actuelle, rapprocher les premiers de l'Adrar et les orienter vers les routes commerciales du sud, tenir les autres sous la menace constante de coups de main des guerriers de l'Adrar et si possible des Oulad Bu Sba ralliés, de façon à limiter et à réprimer leurs incursions sur les territoires qui relèvent de nous. C'est mon objectif actuel»⁽¹⁸⁾.

Les faits démentent cependant la réalisation de cet objectif. Les Rgaybât n'ont entamé ces négociations que parce que le manque d'eau dans le Nord empêche la remontée des troupeaux hors d'atteinte des Français. Or il pleut fin 2009 sur le Zemmour et dans peu de temps la route va se révéler praticable, même pour les troupeaux de moutons. Ces pluies encouragent par ailleurs une partie des résistants à envisager de nouvelles attaques contre les troupes françaises ou les tribus soumises, ne serait ce que pour récupérer une partie des chameaux perdus. Fuyant devant l'avance des troupes coloniales vers la Kadiyya d'Idjîl, les campements dissidents se sont, à partir d'octobre 1909, installés au Zemmour et vers l'Adrar Suttûf, sauvant une partie de leurs troupeaux en utilisant sur leur route la mare providentiellement pleine de Bû Alayba. La situation se stabilise alors, les pâturages du Nord restant encore insuffisants pour un repli général.

Dès le milieu de l'année 1910, Claudel se plaint de la difficulté à maintenir séparés les campements ralliés et les campements dissidents et il s'inquiète d'un mouvement de remontée des premiers vers le nord, à travers les dunes de Maqtâyir. Une ligne à ne pas dépasser au nord, entre Zûg et la Kadiyya d'Idjîl est fixée aux campements «ralliés», sans beaucoup de succès car il a plu dans le nord et les pâturages commencent à sortir. Après l'été 1911, les pâturages sont à nouveau plus favorables au nord et les éleveurs accentuent leur mouvement de remontée. Des groupes des partisans constitués au sein des tribus de l'Adrar (Awlâd °Ammonni, Mashdûf), des Awlâd Bûsba° et de certains Awlâd D'laym ralliés sont envoyés contre les campements que l'on soupçonne de vouloir partir en dissidence. Le

(17) Il doit certes payer 200 chameaux d'°ashûr (impôt) mais qu'il rassemblera progressivement dans les campements, échappant à l'amende de guerre imposée aux dissidents. Il pourra par contre s'installer pour le pâturage dans les régions sous contrôle français et sous leur protection.

(18) Archives militaires. Vincennes. 02. Dossier AOF. Mauritanie 1. Correspondance du chef de bataillon Claudel (juillet 1909- juillet 1912).

résultat de ces pressions, souvent accompagnées de pillages et d'exactions⁽¹⁹⁾ est le départ massif des Rgaybât qui est attesté dans les premiers jours de 1912.

La volonté des Français de séparer les tribus «soumises» et les «résistants», les grands nomades «ralliés» et les «dissidents» va accentuer le mouvement de départ vers le Nord, hors de portée des troupes françaises. Le malentendu entre l'administration coloniale et les grands nomades se révèle dès le départ total. Ces derniers interprètent les *surba* où ils viennent négocier leur présence auprès des Français comme des alliances provisoires ou la protection des troupeaux et des pâturages qu'ils utilisent est garantie contre le versement de redevances circonstancielles. Ils ne considèrent pas ces alliances comme une acceptation de l'autorité pérenne de l'administration coloniale. Celle-ci, pour sa part, ne conçoit que deux statuts des populations colonisées, celui de rallié, de soumis, ou celui de dissident, de résistant, et elle se préoccupe avant tout d'établir une limite territoriale entre les deux groupes, limite bien en deçà encore des frontières établies par les traités coloniaux faute d'avoir les moyens d'occuper les zones les plus septentrionales de l'Ouest saharien.

Ces malentendus subsisteront tout au long de la conquête. Dans l'immédiat, durant cette année 1912, les pâturages sont abondants dans la Saqiya al Hamrâ et le mouvement de remontée vers le nord se poursuit au rythme des troupeaux. Les actions qu'entreprennent les militaires français en charge de l'administration du nord de la colonie mauritanienne ouvrent un lourd contentieux et se traduisent par des conflits de plus en plus graves. Ainsi, fin février 1912, un *ghazi* de partisans rgaybât ralliés aux Français et armés par eux mène au nord de la Saqiya al Hamrâ une attaque contre les Tekna Ayt Ussa qui ont 15 tués et perdent une centaine de chameaux. Au retour ils interceptent un *amajbûr*⁽²⁰⁾ Ayt Ussa revenant du Hodh, lui reprennent quelques chameaux et mènent la poursuite qui les conduira jusqu'à l'oued Dra° où ils enlèvent encore 900 chameaux et divers biens, dont deux fusils.

Peu après un *amajbûr* des Awlâd D'laym et Rgaybât pille des Rgaybât ralliés aux Français à ar Rgiya et se dirige ensuite vers le sud. En avril 1912 un nouveau *ghazi* surtout composé d'Awlâd D'laym marche à son tour vers le sud. Il comprendrait 400 hommes des Tekna, Awlâd D'laym et Rgaybât. Après avoir enlevé quelques chameaux au groupement méhariste du lieutenant Schmitt, ce *ghazi*

(19) À propos d'un *ghazi* organisé début décembre 1911 par Sid'Ahmed uld Karkûb, un cousin de l'émir de l'Adrar, sans autorisation française, en réponse à des menaces de *ghazw* dans le nord ouest de l'Adrar, Claudel lui-même parle de «tendances au pillage». En fait, l'utilisation par les autorités coloniales des guerriers de l'Adrar, ou autres, contre les dissidents, est conçue par ceux-ci comme un retour à la pratique traditionnelle des *ghazw* et contre *ghazw*. En octobre 1911, un *ghazi* mené par Muhammed uld Ma°yûv enlève 150 chameaux aux Awlâd D'laym dissidents. Début décembre 1911, en représailles, le campement de ce même Muhammed uld Ma°yûv est pillé par les Awlâd D'laym. Un *amajbûr* des Awlâd °Ammonni et des Mashdûf enlève en contrepartie 150 chameaux aux Awlâd D'laym dans la Saqiya al Hamrâ, leur tuant sept hommes.

(20) Plus petit qu'un *ghazi*, l'*amejbûr* regroupe quelques dizaines de guerriers.

se disperse. Cependant, en juillet 1912, un nouveau *ghazi* de 120 hommes surprend à Shrâyrîk un convoi de l'Adrar venu ravitailler l'unité méhariste de F'Derik et le pille complètement. En août c'est un *amajbûr* de 30 fusils qui attaque des tribus dans la région de Ouadane et s'empare de 50 chameaux des deux groupes méharistes nomadisant dans cette région. Dans l'ouest, à cette même époque des *amajbûr*des Awlâd D'laym pillent les tribus de l'Inshîri et du Haut Trârza, avec la complicité bienveillante des Ahl Barîkallah ajoute le rapport qui relève l'information⁽²¹⁾. Au dernier trimestre de 1912, la situation demeure stationnaire, les *amajbûr* des tribus dissidentes se succédant en dispersant leurs forces de telle manière que les unités méharistes se révèlent incapables de les accrocher et de mener la poursuite. Pris entre deux feux, les Rgaybât qui avaient rallié les Français accélèrent leur mouvement de remontée et rejoignent en totalité la dissidence, s'installant sur les pâturages de la Saqiya al Hamrâ. Muhammed Khalîl l'un des premiers ralliés aux Français rejoint à son tour les dissidents au 1er trimestre 1913.

Entre temps l'échec du fils et successeur de Shaykh Mâ al °Aynîn, al Hiba, qui s'est proclamé Sultan du Maroc après l'établissement du protectorat, dans sa tentative d'occuper Marrakech, rejette les partisans de la famille au Sahara. Sous l'autorité de Muhammed al Aghdaf, un autre fils de Shaykh Mâ al °Aynîn, de forts contingents de guerriers se regroupent autour d'un noyau aguerri de *tlâmîd*, disciples du Shaykh qui ont déjà une longue expérience militaire. Le but n'est plus de piller les tribus soumises mais d'affaiblir durablement les forces méharistes françaises, dont les troupeaux ont déjà été harcelés à divers reprises. En janvier 1913, un gros *ghazi* comprenant 250 hommes armés de fusils à tir rapide selon certaines versions, 400 selon d'autres, en majorité des Rgaybât et des Awlâd D'laym, se réunit par petits paquets dans la Saqiya al Hamrâ. Il se rassemble à Zûg et réussit à s'infiltrer en Adrar sans attirer l'attention des unités méharistes françaises. Le 10 janvier il surprend à al Buyrât, à proximité des puits d'Anajîm, le détachement monté conduit par le lieutenant Martin et il l'anéantit presque complètement. Les quatre européens qui dirigent le groupe sont tués, ainsi que 45 tirailleurs sur 78, 11 partisans maures sur 50 et 7 des 24 bergers. La quasi totalité du troupeau de remonte est enlevé, 488 chameaux, ainsi que 15 000 cartouches et 50 fusils. Le *ghazi* remonte pour une part vers le nord avec ses prises tandis que quelques groupes se détachent pour aller piller en toute impunité plus au sud. L'affaire aura un grand retentissement parmi les populations soumises de l'Adrar – c'était la défaite la plus sérieuse des Français depuis le début de la colonisation – et naturellement aussi parmi les campements ralliés des grands nomades qui s'empressent de remonter dans leur ensemble vers le nord.

(21) Rapport politique de l'Adrar. 3ème trimestre 1912. Archives régionales de l'Adrar. Dossier 68. Rapports politiques.

Pour répondre à cette sanglante défaire, le lieutenant colonel Mouret, qui vient de prendre le poste de Commissaire général du Gouvernement et de commandant militaire en Mauritanie, lance une expédition punitive, par ailleurs militairement très hasardeuse, qui, en février 1913 l'amène jusqu'à Smara, qu'il trouve vide et qu'il occupe quelques jours. Il s'agit de répondre à l'agression mais aussi d'affaiblir symboliquement les Ahl Shaykh Mâ al °Aynîn, constructeurs du *qsar* auxquels sont attribués tous les actes de résistance⁽²²⁾. L'affaire a été conduite comme une sorte de contre *ghazi*, mené non par des partisans armés mais par des forces régulières sans autorisation des autorités supérieures, et même en ignorant une interdiction du Ministre des Colonies⁽²³⁾. Quoiqu'elle se révèle efficace par son impact sur les populations concernées⁽²⁴⁾, l'expédition en zone «espagnole» traduit une certaine impuissance des autorités coloniales à résoudre la question des «grands nomades».

Une véritable amélioration ne se produira qu'au début de 1914, non pas pour des raisons militaires, mais à nouveau pour des raisons pastorales. Les pluies sont rares dans la Saqiya al Hamrâ en 1913 et les Rgaybât manquant de pâturages dans le nord négocient à nouveau leur «soumission» afin de s'installer dans la zone bien arrosée entre Tûrîn et Shrâyrik. En avril 1914, Muhammed Khalîl, le chef rallié en

(22) Une note archivée, sans date mais qui remonte vraisemblablement aux années 1914 ou 1915, se fait l'écho du rôle attribué aux Ahl Shaykh Mâ al °Aynîn: «Cette grande tribu des Rgueibat qui nomadise sur un territoire de mille kilomètres de long touchant à l'Adrar maure d'un côté et aux Tekna d'oued Noun d'autre part vivait en bons termes avec nous depuis plusieurs années quand, à la suite de la campagne violemment fanatique et xénophobe de Laghdaf, le khalifa d'el Hiba en Mauritanie, elle porta ses campements dans le nord. Laghdaf n'hésitait pas à amener les dissidents à lui par les moyens les plus énergiques: il faisait enlever leurs troupeaux par ses partisans. Dissident malgré lui et contraint de se rapprocher de Laghdaf pour rentrer en possession de ses chameaux, le Cheikh des Regueibat du sud, Mohamed ben Khalil constitua parmi les rebelles du nord un ferment de désagrégation».

(23) La situation au Sahara espagnol est en fait régulièrement dénoncée par les autorités et dans la presse coloniale française en opposant l'appui donné par les Français aux entreprises espagnoles au Maroc à l'inertie des Espagnols au Sahara. C'est le cas d'un article paru le 4 novembre 1913 dans le journal *La Presse coloniale*: «Encore des pertes dans l'Adrar...»

Les pillards qui assaillirent nos tirailleurs à une heure de marche du poste de Chinguetti étaient armés de fusils et amplement pourvus de munitions. Or ces fusils et munitions, d'où les ont ils tirés? Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte pour voir que cela ne peut être que du Rio de Oro dont la frontière est à quelques kilomètres près à la hauteur de Chinguetti et de Ouadane. Leur coup fait, les nomades au voile bleu n'avaient point vingt kilomètres à parcourir pour se trouver dans la colonie espagnole qui leur offre un abri sûr et les moyens de se ravitailler.

L'événement douloureux et récent dont la région de Chinguetti vient d'être le théâtre [l'affaire d'al Buyrât], est pour nos dirigeants une occasion nouvelle d'agir énergiquement auprès du cabinet de Madrid. Il n'y aurait, ce me semble, nulle incorrection pour le Ministère des colonies à faire connaître bientôt à l'opinion que l'intervention demandée s'est produite et qu'elle aura sous peu d'heureux résultats».

(24) La situation ne se calme pas cependant dans le nord de la Mauritanie dans les mois qui suivent. Les *ghazw*, composés surtout de Rgaybât et d'Awlâd D'laym continuent de faire pression sur les campements soumis. En septembre un fort *ghazi* déferle sur l'Adrar, un groupe de 200 fusils venant d'Ashlayshal, un autre de 300 fusils se dirigeant de son côté vers le Trârza. Les forces se dispersent ensuite en petits groupes qui pillent sans oppositions les campements rencontrés. Peu après un nouveau *ghazi* rgaybât de 150 hommes se rassemble à la Galta Zemmour et attaque le 18 septembre un petit campement de l'unité méhariste de Ouadane, installée dans Hufât Ouadane, tuant 25 tirailleurs et un sergent français, et enlevant les troupeaux. Ils sont poursuivis par le capitaine Modat et rejoints après une longue poursuite: plusieurs hommes du *ghazi* sont tués et les troupeaux sont récupérés.

premier des Awlâd Mûsa, se rend avec une *surba* à Saint Louis où il négocie cette soumission aux conditions suivantes: il s'engage à la restitution des biens pillés et au versement d'un impôt de soumission. Une zone de pâturages est fixée en contrepartie aux Rgaybât, de Tûrîn à Bir Umm grayn jusqu'aux dunes de Maqtâyir. La note précitée soulignant la confiance que lui accordent alors les administrateurs militaires qui surestiment son influence sur l'ensemble des tribus, se poursuit, de manière assez naïve et pittoresque, comme suit:

«Les pourparlers menés par le colonel Mouret, commissaire du gouvernement général de Mauritanie, lors de son dernier voyage dans l'Adrar ont eu raison des craintes des uns et des autres. Les principaux cheikh des Regueibat du sud, Mohamed ben Khalil et Mohamed al Bokhary suivis de leurs fidèles se sont présentés en personne au Gouverneur général Ponty à Rufisque et lui ont demandé l'aman. Leur soumission a été acceptée aux conditions ordinaires imposées aux tribus maures: paiement de l'impôt arriéré, paiement d'une contribution de guerre, restitution des armes confiées. L'étonnement de ces Cheikh du désert en pays sénégalais, trépidant à l'heure actuelle d'une vie économique intense, s'est manifesté par d'amusantes remarques... En même temps qu'ils faisaient leur soumission, les délégués des Regueibat du sud amorçaient celle de leurs frères du nord. Aux dernières nouvelles, ceux ci se rapprochent déjà de l'Adrar, et leur situation doit se régler ces jours ci officiellement».

La méfiance de l'administration à l'égard des Rgaybât se réveille cependant rapidement, alimentée par une série d'*amajbûr* lancée par les Rgaybât dissidents du nord sur les flancs de l'Adrar, vers l'Agnâytir et les Hodh. Ces raids sont à plusieurs reprises accrochés au retour, à Hazam Lijkarîn en mai où sont repris 120 chameaux raziés aux Ahl Barikallah, à Alayit an Naj où est reprise une part des prises, début juillet à Arwemt où les chameaux sont repris à nouveau, ceci au prix de pertes non négligeables parmi les troupes françaises. En juillet encore un groupe de Rgaybât est accroché près de la Kadiyya d'Idjîl par des Turshân. Les opérations ne se ralentiront qu'avec l'hivernage mais des pluies assez favorables au nord tarissent le mouvement de ralliement qui avait continué à se manifester autour de Muhammed uld Khalîl. A la fin de 1914⁽²⁵⁾, les attaques de *ghazw* rgaybât reprennent contre les Hodh en particulier et l'Azawad, ainsi qu'au début de 1915⁽²⁶⁾.

(25) Vers octobre 1914, les campements rgaybât soumis sont échelonnés entre Tûrîn et Shrâyrik et servent, aux yeux de l'administration coloniale, de relais aux *ghazw* qui descendent vers le sud. Ordre leur est donné de transférer les campements à Bû Khzâma puis à Timberwân, malgré les problèmes sérieux que cela soulevait pour les troupeaux. La situation s'aggrave avec le meurtre d'un garde méhariste par le fils de Muhammed uld Khalîl. Le départ en dissidence que projettent les Rgaybât n'est stoppé que grâce à une intervention personnelle de l'émir Sîd'Ahmed (Archives de Chinguetti. Dossier 6 E. Affaires politiques).

(26) Le 5 février, un *amajbûr* remontant du Tagant est accroché à M'Dawas, 6 dissidents sont tués et 122 chameaux repris. Le 20 février, une attaque est lancée contre les campements dissidents du Zemmour et un *ghazi* remontant du Tagant est accroché par les partisans Ahl Ajjûr. il a 14 tués et 148 chameaux sont repris.

L'administration coloniale se méfie de plus en plus de Muhammed uld Khalîl, dont elle constate par ailleurs que l'autorité ne s'étend pas aux autres groupes rgyabât qui, sous son couvert, jouent la carte de la dissidence et du pillage des tribus soumises aux Français. Son prestige et son entregent s'effritent auprès de l'administration coloniale qui découvre le caractère «segmentaire», «acéphale» de ces sociétés où les positions d'autorité sont fragiles et limitées. Muhammed uld Khalîl tire une partie de sa notabilité de son rôle auprès des Français, mais il est obligé de donner des gages à ses contribuables, gages qui apparaîtront de plus en plus comme des «trahisons» aux yeux des militaires coloniaux, ou a avouer auprès des mêmes son impuissance qui le déconsidère. L'administration va tenter de s'appuyer sur l'émir de l'Adrar, Sîd'Ahmed, qui vient d'être restauré et bénéficie encore de toute sa confiance, pour imposer l'autorité française aux Rgyabât en le nommant chef des tribus guerrières du nord. Mais l'émir joue aussi un jeu personnel et, chargé de surveiller les campements rgyabât ralliés, exerce sur eux une lourde pression. L'importance de la dissidence légitime l'autorité qu'il exerce et cette situation l'amène à souffler de l'huile sur le feu: plusieurs Rgyabât sont tués à Twama puis leurs troupeaux pillés à Togba par les partisans de l'émir au milieu de 1915. La situation est alors extrêmement tendue. Les *surba* rgyabât qui se succèdent à Atar apparaissent comme des couvertures permettant de poursuivre les *ghazw* en endormant la vigilance des Français⁽²⁷⁾. En août 1915 un fort regroupement de campements rgyabât à proximité de Tûrîn, en fait justifié par la qualité des pâturages, inquiète les Français, dont les craintes sont alimentées par le jeu ambigu de l'émir Sîd'Ahmed. Il est accordé à ces campements un mois pour se soumettre. Muhammed uld Khalîl est expulsé peu après de l'Adrar.

La «politique d'apprivoisement des grands nomades»

À la fin de 1915 la nécessité de définir une autre politique à l'égard des Rgyabât s'impose de plus en plus. Dans l'impossibilité dans laquelle se trouvent les forces coloniales d'occuper leur territoire refuge du nord, soit parce qu'il est sous administration espagnole, soit parce ces forces ne peuvent venir à bout de la résistance qui se manifeste simultanément dans le sud du Maroc, il apparaît nécessaire de sortir du cercle des attaques et des représailles, des *ghazw* et contre *ghazw* qui aboutissent à d'appréciables butins en chameaux et désorganisent l'économie pastorale. La résistance se perpétue à mesure de l'évolution de l'état des pâturages: les ralliements négociés quand les pâturages du sud sont exploités, tombent quand ils sont restaurés au nord. Aucune autorité ne s'impose pour négocier des accords qui signifieraient un cantonnement relatif des campements ralliés, sinon soumis.

(27) Dans le rapport politique de l'Adrar pour le 4^{ème} trimestre 1914, le chef de bataillon Modat, commandant le cercle de l'Adrar note que des pourparlers sont en cours avec les tribus du nord. Trois *surba* sont arrivées à Atar, des Tekna, Rgyabât Swâ'ad et Lgwasîm. Les deux premières sont accompagnées par A'îsha la mère de l'émir, disciple des Ahl Shaykh Mâ al 'Aynîn. Il note que la *surba* swâ'ad est surtout composée de jeunes gens désireux de s'offrir une tournée sans danger dans l'Adrar. À son retour dans le nord elle volera au passage des chameaux. La *surba* Lgwasîm lui semble plus prometteuse mais, remarque t il, Muhammed uld Khalîl fait tout pour ralentir son efficacité (Archives de Chinguetti. Dossier 6 E. Affaires politiques).

Les parcours pastoraux ignorent les frontières politiques coloniales et n'impliquent pour leur part que des limites territoriales mouvantes, traditionnellement négociées dans le cadre de rapports d'alliance et de protection étrangers à l'esprit même de l'administration coloniale et qu'elle ne peut maîtriser.

La situation n'évolue guère en 1916 malgré la volonté du colonel d'Orbissier, nouveau Commissaire du Gouvernement général, d'élaborer cette nouvelle politique. L'année est marquée par une série conjointe de *ghazw* vers le sud et de *surba* envoyés par les chefs rgybât pour négocier les conditions de leur accueil sur les pâturages du nord de l'Adrar.

Les attaques menées par les Rgybât visent principalement les campements des partisans de l'Adrar, ceux relevant en particulier de l'émir et des Awlâd °Ammonni, la tribu émirale, qui les ont pillés l'année précédente. Une attaque menée en septembre à partir de la région de Tûrîn pour surprendre l'émir, manque son coup mais effectue quelques pillages. Elle atteint à Akrajît un *shûf*⁽²⁸⁾ du groupement méhariste qu'elle détruit. Un autre groupe est accroché par le même groupement mais s'échappe vers l'Agân. De manière générale, les forces montées françaises sont peu efficaces et ses animaux sont en mauvais état; la plupart des prises faites sur les dissidents sont le fait des partisans de l'Adrar.

Le colonel Orbissier obtient pourtant la venue à Saint Louis d'une *surba* regroupant un certain nombre de chefs rgybât. Il définit à cette occasion les grandes lignes de la «politique d'apprivoisement» des grands nomades que reprendra et développera son successeur Gaden. Il ne s'agit plus de fixer les Rgybât ou de limiter leur déplacement aux zones contrôlées par les Français; il faut au contraire leur laisser la liberté des parcours. En Adrar, ils doivent être considérés comme des «étrangers» à la région, dépendant de l'administration locale pendant leur séjour et non de l'émir en tant que chefs des tribus locales. Enfin, il est fixé comme règle de ne plus chercher à rassembler les Rgybât sous un chef unique mais, au contraire, de reconnaître tous les chefs de fraction qui se présenteront pour apporter leur soumission. Le contrôle doit rester lâche. Durant leur séjour en territoire français, les Rgybât verseront des droits de pacage (*oussourou*). Les fractions ralliées verseront un impôt de soumission de quelques chameaux.

Ces concessions ne convaincront pas les Rgybât que les pâturages ramènent de nouveau vers le nord et qui continuent simultanément les *ghazw*. Finalement, à la fin de 1916, les Awlâd Mûsa et Muhammed uld Khalîl partent à nouveau en dissidence vers le nord, suivis de l'ensemble des Rgybât ralliés. Bien que les *ghazw* continuent à ravager les Hodh et l'Azawad, Gaden qui vient de succéder à Orbissier interdit toutes poursuites et toutes représailles. Il décide au contraire de continuer les négociations avec Muhammed uld Khalîl qui se révèle l'interlocuteur le plus disponible.

(28) Groupe d'éclaireurs.

La nomination du lieutenant colonel Gaden comme Commissaire du Gouvernement général et commandant militaire en Mauritanie marque l'apogée de la «politique des colonels» (Bonte, 1993). Gaden est un bon connaisseur de ces régions sahariennes et sahéliennes dont il parle plusieurs langues et les travaux qu'il a consacrés à ces populations sont restés d'un grand intérêt. Il prend la décision de poursuivre la «politique d'appriovisoement», engagée par Orbissier mais qu'il a redéfinie, dans toutes ses conséquences logiques – le fait par exemple de ne pas poursuivre les dissidents ou de n'accrocher les *ghazw* qui descendent vers le sud qu'à leur remontée. Il bénéficie il est vrai dans l'immédiat de circonstances favorables: une sécheresse exceptionnelle rend inutilisables les pâturages du nord. Les grands nomades sont obligés de descendre massivement vers le sud pour faire paître leurs animaux et de conclure à cette fin de nouveaux accords avec les autorités françaises.

Alors que se poursuivent les *ghazw*, qui évitent cependant la Mauritanie pour attaquer en priorité le Hodh, l'Azawad voire d'Adrar des Ifoghas, les négociations reprennent donc, essentiellement avec Muhammed uld Khalîl. Une *surba* est envoyée sous sa direction à Atar en août 1917 mais les pourparlers n'avancent guère et Gaden décide de faire venir auprès de lui en octobre 1917, à Saint Louis, la *surba* grossie de représentants de plusieurs autres fractions rgyabât. Après de longues discussions en octobre et novembre 1917 un accord est finalement conclu aux conditions qu'énonce Gaden dans sa «lettre aux notables des Reguibat, Mohammed ould al Khalil et la djemaa qui l'accompagnait», en date du 14 novembre 1917:

«Cette lettre a pour objet de vous faire savoir que dans le but d'établir une paix durable entre les Français et les Musulmans nous avons fait à vos envoyés les propositions suivantes qu'ils ont acceptées sous réserve de votre approbation.

Primo. Vous serez libres d'aller partout où vos troupeaux trouveront du pâturage, dans le Sud comme dans le Nord, et d'envoyer vos caravanes sur nos marchés et vous serez indépendants de tout chef d'entre les Musulmans qui nous sont soumis, et ne relèverez que des chefs français directement.

Secundo. En échange de ces avantages, vous renoncerez à tout pillage dans les tribus qui nous sont soumises, tant celles du Hodh, et de l'Azaouad, que celles de Mauritanie. Vous ne devez pas non plus donner asile à nos ennemis.

Tertio. Quand vous viendrez pâturer sur notre territoire, vous nous paierez un droit de pacage de un centième sur les chameaux, et vos caravanes nous paieront la patente. Mais vous ne paierez pas le zekkat actuel comme le paient nos tribus car nous vous considérons comme des étrangers amis.

Quarto. Afin de prouver cette amitié aux yeux de tous vous nous paierez cinquante beaux chameaux la première année et 25 les années suivantes.

Quinto. Chaque fraction aura auprès de nous un représentant qu'elle désignera

parmi ses notables pour s'occuper de ses affaires avec nous. Ces représentants resteront dans l'Adrar avec leurs tentes même quand leurs fractions seront dans le nord.

Sexto. Quant aux affaires que vous avez avec les guerriers de l'Adrar, il a été convenu avec vos représentants que celles déjà réglées par nous ou faites avec notre assentiment sont considérées comme terminées. Quant au ghazzi de Togba, fait malgré notre défense⁽²⁹⁾, un règlement de compte sera fait par notre intermédiaire entre vous et celui qui en est responsable.

Salut»⁽³⁰⁾.

En décembre 1917, une délégation des Rgaybât Lgwasîm arrive à Atar où elle négocie une convention assez identique à la précédente pour le compte de cette partie importante de la tribu. Conformément aux dispositions arrêtées, Muhammed uld Khalîl accepte en février 1918 de se réconcilier officiellement avec l'émir de l'Adrar, qui est en butte à la méfiance croissante de l'administration française, et qui lui propose d'ailleurs à cette occasion de le rejoindre en dissidence !

Gaden a compris que les comportements des grands nomades sont dictés prioritairement par des intérêts pastoraux que l'administration coloniale peut, sur le long terme, capter à son profit. Il n'est dupe ni des uns ni des autres et il ne pense pas que les accords signés puissent régler définitivement le problème de la dissidence malgré les concessions faites par les Français: les Rgaybât bénéficient en effet d'une liberté d'accès à l'ensemble des pâturages de Mauritanie dont ils n'ont en fait jamais disposé auparavant, ils ne paient pas l'impôt et leur statut d'«étrangers amis» les place directement sous l'autorité de l'administration lorsqu'ils se trouvent en territoire français.

Gaden fait état de ses réflexions auprès du Gouverneur général de l'AOF dans une note écrite aux lendemains de l'accord, le 5 décembre 1917. Il y annonce le départ, le 29 novembre, de Muhammed uld Khalîl et de ses compagnons, ainsi que la remise de la lettre que j'ai précédemment citée. Il insiste plus particulièrement sur le contenu du cinquième paragraphe qui souligne que les Rgaybât n'auront pas d'intermédiaires locaux dans leurs rapports avec les Français. Il revient aussi sur le sixième paragraphe qui concerne les relations entre les Rgaybât d'une part et l'émir et ses partisans d'autre part:

«[ce paragraphe] répond à une double nécessité: celle de conserver intact notre prestige en mettant hors de toute discussion le règlement fait par le commandant Modat en 1915-1916 de la malheureuse affaire de Touama et les contre rezzous faits avec notre assentiment en juin dernier; celle aussi de faire cesser la situation fautive qui résultait du pillage de l'émir de l'Adrar

(29) Il s'agit du pillage des campements rgyabât par les partisans de l'émir Sid'Ahmed en 1915.

(30) Archives du Ministère de la France d'Outremer. Série Mauritanie IV. Dossier 4. Situation politique en Mauritanie pendant le 3^{ème} trimestre 1917.

en 1915, malgré la défense formelle qui lui avait été faite à deux reprises, de campements qui avaient entamé des pourparlers de soumission: acte de déloyauté dont les Reguibat ont tiré prétexte pour piller en Mauritanie en août 1916, sous couleur de se venger de l'émir, et dont ils étaient tous disposés à tirer prétexte encore. Un règlement de compte selon la coutume maure a paru la seule solution susceptible d'amener une situation nette et la plus conforme à l'idée de justice, dont le maintien, même aux bénéficiaires des pillards, est un des principaux éléments de notre prestige. Le chef et les notables des Oulad el Lab de l'Adrar qui avaient des guerriers dans le ghazzi de l'émir, étant venus du chef lieu, ont procédé eux mêmes à leur règlement avec les Reguibat. Tous sont venus ensuite rendre compte de l'accord conclu à la satisfaction commune et comportant un paiement de 10 chameaux par les Oulad el Lab, soit moins du quart de leur part de prises. De son côté, l'émir a accepté sans difficultés un règlement de compte qui portera sur tous les pillages commis sur les gens de l'Adrar par les fractions Reguibat depuis son installation en 1913.

L'accord projeté ne pouvait être définitif qu'une fois accepté par les campements du nord, il a été bien entendu que si les règlements de compte faits avec la députation comportent, comme il est probable, un paiement de chameaux par les tribus de l'Adrar, ce paiement sera fait par tranches. Il est bon que leur députation apporte aux Reguibat des gages de notre sincérité, il l'est aussi que nous en conservions de la leur»⁽³¹⁾.

La «politique d'approvisionnement» telle que la conçoit et tente de l'appliquer Gaden prend en compte ainsi un phénomène majeur dans la société ouest saharienne: la protection qu'exercent certains groupes sur d'autres (Bonte, 2008), les inscrivant dans leur *harîm*⁽³²⁾ soit de manière provisoire, à l'occasion de l'hospitalité par exemple, ou pour négocier des accords conjoncturels ou pérennes d'accès aux pâturages, de sécurité des caravanes, etc., soit de manière plus structurelle se traduisant, dans le sud de l'ouest saharien principalement, par le versement de redevances permanentes que l'on appelle significativement *hrûm* (sing. *hurma*). Ces relations de protection contribuent, au delà des rapports, figés par la filiation unilinéaire, d'appartenance ancestrale commune à la tribu, à une recomposition permanente des affiliations, par l'intermédiaire des statuts de clientèle dans les tribus «segmentaires» de grands nomades, alors qu'elles contribuent à l'établissement

(31) Le lieutenant colonel Gaden, Commissaire du Gouvernement général et commandant des troupes en Mauritanie à M. le Gouverneur général de l'AOF à Dakar, Saint Louis, 5 décembre 1917. Archives du Ministère de la France d'Outremer. Série Mauritanie IV. Dossier 4. Situation politique en Mauritanie pendant le 3ème trimestre 1917.

(32) Ensemble des droits et des devoirs éthiques et sociaux sur des biens matériels et immatériels (honneur) ainsi que sur des personnes (femmes, enfants, clients et autres protégés), associés au «sacré» et définissant l'identité individuelle et collective.

des hiérarchies statutaires et politiques permanentes dans les sociétés émirales du sud. L'enjeu de la représentation auprès de l'administration coloniale trouve là tout son sens, sauf que celle-ci fausse la dynamique de la protection en revendiquant l'établissement de la «paix coloniale» et en s'arrogeant le droit ultime de protection de ses administrés: la liberté de pâturages accordée aux Rgaybât s'entend sous le contrôle de cette administration comme un aspect du contrôle qu'elle exerce sur toutes les autorités locales faites et défaites à son gré.

L'accord de l'ensemble des Rgaybât, fussent-ils provisoirement «ralliés», sera de fait difficile à obtenir d'un bloc. Gaden distingue trois groupements dont les intérêts ne sont pas forcément convergents. Le premier constitué des Swâ'ad, des Awlâd Shaykh et de la majorité des Awlâd Mûsa est celui qui reconnaît le plus l'influence de Muhammed uld Khalîl. Le second comprend les Tahâlât; un troisième est plus au nord. Ce dernier est le plus pauvre en chameaux; il est le plus engagé dans les *ghazw* et il apparaît comme le plus susceptible de suivre les mots d'ordre d'al Hiba qui continue à se voir attribuer la responsabilité de tous les actes hostiles⁽³³⁾. «Un accord accepté par un groupe ne fera pas cesser immédiatement les activités des autres groupes»⁽³⁴⁾ conclut-il.

Les prévisions de Gaden se révèlent justes et les attaques des Rgaybât ne cessent pas, tout en perdant quelque peu de leur virulence. Les autorités locales s'alarment de la politique menée par Gaden et le commandant Prudhomme, commandant du cercle de l'Adrar demande l'autorisation de mener une démonstration de force contre les campements rgaybât. Gaden refuse cette autorisation. En 1919 et au début des années 1920 la tranquillité continuera cependant à régner malgré de petits mouvements de dissidence. Le prestige de Muhammed uld Khalîl croît progressivement chez les Rgaybât Sahîl, seuls les Swâ'ad restant quelque peu à l'écart⁽³⁵⁾.

Dès sa nomination comme Commissaire du Gouvernement général en Mauritanie, la politique de Gaden sera incomprise, et souvent critiquée par l'administration locale qui ne comprend pas les prérogatives accordées aux Rgaybât qui n'ont jamais déposé les armes et qui n'ont pas renoncé aux pillages. Les événements qui se succèdent à partir de la fin de 1923 vont conforter les détracteurs de sa politique d'approvisionnement et entraîner progressivement son abandon.

À l'assaut des forces montées françaises

En 1923 et 1924 des pluies abondantes dans les environs de l'Adrar attirent massivement les campements rgaybât qui s'installent au nord et à l'est du massif, dans les dunes de Maqtayr et de Warân ainsi qu'aux environs du Hank. Malgré les

(33) Gaden suggère que les autorités françaises du Maroc s'emploient à susciter des conflits entre les Rgaybât et les autres tribus du nord pour contrebalancer les appels au rassemblement d'al Hiba.

(34) *idem*. Cf. note 29.

(35) Archives de la RIM, Série E Affaires politiques, Dossier E 2/83: Historique de nos relations avec les Regueibat. Sous Lieutenant Brissaud. 1938.

accords qui entérinent comme il était de règle cette installation toute proche des grands nomades, elle va apparaître rapidement comme faisant peser une menace directe sur les populations soumises aux Français: en Adrar, au Tagant, aux Hodh et même dans l'Azawad. Les motivations et la nature même de la dissidence ont changé en fait profondément durant les deux décennies qui ont précédé. Le prestige des Ahl Shaykh Mâ al °Aynîn a décliné, de même que les projets de *jihâd* ou de conquête du *makhzen* marocain. Le ralliement de l'un des plus illustres des fils du Shaykh, at Tabel Khyar aux Français à Atar, en 1920, bientôt suivi de celui d'un autre fils qui a mené un temps les combats au nord, al Walî, celui d'autres fils aux Espagnols, le décès d'al Hiba ont restreint les ambitions de l'illustre famille. Les véritables raisons de cette transformation des modalités de la résistance à la colonisation me semblent pourtant se situer ailleurs, en particulier dans l'évolution de la dynamique de l'économie pastorale.

Le contrôle progressif qu'exerce l'administration coloniale sur l'accès aux pâturages, l'insécurité prolongée et les ponctions des *ghazw* et contre *ghazw* sur les troupeaux constituent des obstacles à la croissance cumulative du bétail qui commandait l'expansion des sociétés de grands nomades, au bénéfice des Rgaybât principalement. Les activités commerciales caravanières, par ailleurs, qui jouaient un rôle important dans ces régions, sont fortement perturbées, voire interrompues, par la situation politique et militaire⁽³⁶⁾. Les freins ainsi apportés au développement de l'élevage camelin vont se trouver compensés par le développement des activités prédatrices. Les *ghazw* dont le principal objet est le butin en bétail, instrument de redistribution des richesses et de recomposition des positions de pouvoir, changent ainsi de nature. Ils sont de plus en plus souvent organisés comme de véritables entreprises commerciales par commandite, financées par de riches éleveurs ou commerçants grâce aux prêts °atîla qui permettent aux guerriers démunis de se procurer monture, harnachement et armement en contrepartie de parts de butin. Y participent des guerriers aguerris et bien armés, grossis d'un flot régulier de déserteurs des groupements méharistes français, menés par des chefs expérimentés, connaissant toutes les pistes et les puits du désert.

La stratégie évolue aussi. Les forces méharistes françaises deviennent des cibles privilégiées. Cela avait été déjà le cas dans les périodes antérieures où était parfois recherché l'affrontement militaire direct, la difficulté à affronter les postes fortifiés étant rapidement apparue, pour perturber l'approvisionnement des troupes coloniales, ou encore parce que les groupes méharistes français peu expérimentés constituaient des sources d'approvisionnement en montures et en armes (al Buyrât

(36) C'est le cas de l'exploitation du sel de la sebkhâ d'Idjîl. Ceci malgré les efforts, en partie couronnés de succès de l'administration coloniale pour développer le marché du bétail à destination de la colonie du Sénégal en particulier, dans les années 1920 et 1930 (Bonte et ould Cheikh, 1983), efforts qui bénéficieront marginalement aux Rgaybât.

en est l'exemple). Les années précédentes, les *ghazw* évitaient généralement les forces mobiles françaises en descendant vers les riches pâturages de l'est (Hodh, Azawad) où le butin était assuré. Ils étaient cependant souvent accrochés au retour, alourdis par leurs prises, et subissaient à cette occasion des pertes sensibles. La destruction préalable, ou l'affaiblissement, des groupes méharistes français laisse escompter des capacités de pillage accrues et de moindres pertes à terme.

Ces *ghazw* s'organisent autour de chefs plus ou moins éphémères, audacieux et aguerris, qui rassemblent autour d'eux des guerriers d'origine souvent assez diverses et qui perpétuent l'esprit de résistance. Ils sont pour une part issus du monde tribal, tels Ismâ'il uld Bardi (Caratini, 1986) ou Ahmed uld Hammadi qui survivront à de multiples combats. La légitimité islamique continue aussi à jouer un rôle faisant appel à des figures charismatiques qui régulièrement arriveront à regrouper des forces contre les Français et à les affronter victorieusement. C'est le cas de Muhammed Taqi Allah uld °Alî Shaykh uld Muhammed Fadhîl uld °Abaydi, issu d'une branche collatérale des Ahl Shaykh Mâ al °Aynîn qui s'était installée dans l'Adrar (Désiré Vuillemin, 1962). On l'appelle plus souvent par son nom de guerre Wadjaha. Il a vraisemblablement donné une impulsion décisive aux nouvelles attaques menées contre les Français et sans doute a-t-il inspiré pour une part la nouvelle tactique qui est appliquée. Après sa mort au combat en mai 1944, il est remplacé par son frère Muhammed al Mamûn qui survivra pour sa part à la conquête coloniale.

Cette stratégie se révélera plus efficace dans les années qui suivent que les raids lointains susceptibles d'entraîner des pertes importantes chez les résistants. Elle est rendue plus dangereuse pour les forces coloniales du fait de l'installation des campements des grands nomades au sud où ils peuvent servir de couverture et de refuge aux expéditions guerrières. C'est aux lendemains de l'échec d'un grand *ghazi* lancé au Soudan contre les Touaregs, et en partie détruit par eux, puis dispersé en subissant de nouvelles pertes lors de sa remontée vers le nord, que se situe la première alerte sérieuse. En novembre 1923, une troupe importante conduite par Wadjaha descend vers la région de Chinguetti. Imprudemment, un détachement du 2ème GN de Chinguetti, sous la conduite du lieutenant Bredines, se lance à la poursuite d'un petit groupe, estimé à 50 fusils, en fait 200, qui vient de piller des campements. Les pertes françaises sont lourdes. Le détachement est anéanti (23 tués, dont deux officiers français, et 10 disparus; six hommes sont en outre blessés sur un effectif initial de 47 combattants). Un nombre important d'armes et de munitions tombe en outre aux mains des dissidents⁽³⁷⁾. Le groupe méhariste, affaibli, ne peut

(37) Au retour du *ghazi*, 1/5 des prises a été prélevé au profit de Wadjaha. Le fusil valant 5 chamelles, tout membre du *ghazi* ayant enlevé un fusil lui a livré une chamelle. Le rapport ajoute que «sachant l'âpreté au gain des gens du nord, l'empressement à lui verser une part est significatif de son prestige» (Archives régionales de l'Adrar. Dossier 62. Rapports politiques. Rapport de quinzaine. janvier 1924).

empêcher ensuite le *ghazi* d'enlever un nombre important de chameaux dans la région de Sbâya malgré la résistance acharnée des partisans Ahl Ajjûr. En janvier 1924 encore 300 chameaux sont enlevés à Laymekhîn, sans résistance des partisans de l'émir et des Awlâd Qaylân pourtant proches⁽³⁸⁾.

En mars et avril, malgré les pluies favorables sur l'Adrar qui ont renforcé le mouvement de soumission des Rgaybât, les *ghazw* se poursuivent. Le 26 mars 1924, une attaque est menée contre le poste de Port Etienne; elle est repoussée. Les autorités coloniales notent qu'à cette occasion les Awlâd Bûsba° et les Awlâd al Lab n'ont pas voulu organiser la poursuite du *ghazi*. Celui ci, après ce premier échec, marche sur al Mawdûn. Pendant ce temps un contre *ghazi* de 100 partisans de l'Adrar enlève 200 chameaux à Wadjaha. Peu de temps après, en représailles, Wadjaha attaque le campement du 1er GN à Arwenit. L'attaque est repoussée et le *ghazi* se replie sur Bû Garn où il est rejoint par les Français (5 mai 1924). Ceux ci ont quatre tués mais le *ghazi* perd 6 hommes dont Wadjaha lui même. Le 2ème GN (Chinguetti) et le GN du Trârza, dont les forces avaient été concentrées au nord de la Kadiyya d'Idjîl et qui se trouvaient distants de quelques kilomètres n'ont pas participé à cette attaque pour des raisons sur lesquelles s'interroge le commandant de cercle de l'Adrar qui regrette qu'un coup plus décisif n'ait pas été porté aux dissidents.

La sécheresse dans le nord, les pluies au sud et la descente massive des troupeaux des Rgaybât vers les confins de l'Adrar entraînent une relative accalmie. Muhammed uld Khalîl envoie même une *surba* qui sera chargée de récupérer les prises dans les campements des dissidents. Cependant la situation est considérée comme sérieuse par les Français. Les concentrations de Rgaybât dans la région de Ouadane, signalées en août 1924, apparaissent comme une menace. Les groupements méharistes sont désorganisés et leur remontée est difficile. Plus grave encore les désertions se multiplient dans les groupements méharistes, les dissidents emportant leurs armes. C'est le cas de plusieurs partisans lakdadra et awlâd qaylân et les guerriers de l'Adrar ne sont plus considérés comme totalement sûrs.

La mort de Wadjaha ne met pas fin aux combats. Un gros *ghazi* est d'ailleurs signalé en préparation dans le Rio de Oro sous la conduite d'Ahmed uld Hammadi et d'Ismâ'îl uld Bardi. Le 23 octobre 1924, un *ghazi* de 150 fusils, dirigé par Ismâ'îl uld Bardi et un dissident de l'Adrar, °Abd al Wahad uld Karkûb, des Awlâd °Ammonni, attaque un détachement du 2ème GN de Chinguetti (62 hommes) au pâturage à

(38) Le commandant du cercle de l'Adrar s'interroge sur d'éventuelles complicités de la part de l'émir et des Awlâd Qaylân, qui auraient reçu l'assurance de ne pas être inquiétés par le *ghazi*. Il souligne les bonnes relations entre l'émir et les Rgaybât. L'émir et Ahmed uld Hammadi, un des chefs de *ghazw* sont en excellent terme depuis 1921. Quant à Muhammed uld Khalîl sa réconciliation avec l'émir est d'autant plus évidente que le premier s'est engagé à ce que les Rgaybât servent d'intermédiaire pour le versement des redevances que doivent à l'émir les Awlâd Tidrarîn et les Ahl °Abd al Wahad, à savoir 30 chameaux par an (Archives régionales de l'Adrar. Dossier 62. Rapports politiques. Rapport de quinzaine. janvier 1924).

Lakdaym, dans Hufrât Ouadane. Un groupe de 20 hommes chargé de la surveillance du troupeau sous la conduite du sergent Liva est surpris et entièrement détruit, la mitrailleuse s'étant enrayée. Le *ghazi* attaque ensuite le reste du détachement retranché dans une *zrîba*; il ne se replie qu'après plusieurs heures de combat, faute de munitions. Le *ghazi* a eu 9 tués. Les pertes du côté français s'élèvent à 17 tués et 16 blessés. Les 200 chameaux du groupement méhariste ont été enlevés. Les forces méharistes françaises, fortement désorganisées, ne pourront empêcher, en novembre, Ismâ'îl uld Bardi, de piller dans la région de Ouadane et de Chinguetti de nombreux chameaux des tribus soumises, sans cependant remporter de succès décisif sur les GN qui refusent le combat. Il se replie finalement dans le nord et il faut attendre mars 1925 pour qu'un contre *ghazi* composé uniquement de partisans, soit lancé jusque dans la Saqiya al Hamrâ où sont pillés quelques campements awlâd d'laym qui abritent les dissidents; il ramène plus d'une centaine de chameaux.

Les dissidents cependant ont regroupé à nouveau leurs forces et un gros *ghazi* de 360 fusils, dirigé par Ismâ'îl uld Bardi est envoyé vers l'Adrar avec pour objectif d'accrocher et de détruire le 1er GN, fort de 170 fusils, sous la conduite du capitaine de Girval. Celui-ci est attaqué alors qu'il nomadisait dans la région de Trayfiya, à une vingtaine de kilomètres de Shâr, alors qu'il changeait de pâturages. Le combat va durer trois jours et trois nuits du 2 au 5 avril 1925. Finalement le *ghazi* décroche et le GN peut se replier vers Tangharâda. L'attaque lui a coûté 17 tués et 6 blessés, les pertes étant aussi assez lourdes du côté des Rgaybât (une quarantaine de tués); la moitié des chameaux du GN ont été en outre pris ou tués lors du combat (161 chameaux au total). Pendant ce temps un autre *ghazi* opère en toute impunité à l'ouest de l'Adrar et enlève de nombreux chameaux⁽³⁹⁾.

Les troupes méharistes françaises sont alors profondément désorganisées et démoralisées, en partie parce que les officiers ont du mal à comprendre et à appliquer la politique d'appropriation des grands nomades qui leur semble laisser le champ libre aux *ghazw*, souvent relayés par les campements que les circonstances climatiques et pastorales ont amené à faire leur soumission. Le 14 mai, un petit *ghazi* d'une soixantaine d'hommes attaque dans la région de Chinguetti, Tranchant, commandant le cercle et les troupes de l'Adrar, se plaint à cette occasion du manque d'esprit offensif des officiers méharistes⁽⁴⁰⁾.

Dans ces conditions, c'est la mobilisation des partisans de l'Adrar, certains tentés par la dissidence certes, mais tous concernés par les pillages des Rgaybât qui touchent leurs campements et leurs troupeaux, qui se montrera seule susceptible de porter un coup à la dissidence. Le 17 juillet 1925, le convoi de ravitaillement conduit par le canonnier Tomic est surpris à Azwayga où il campe avec 23 partisans

(39) Archives militaires Vincennes. Dossier 3. Mauritanie. Compte rendu d'opérations.

(40) Archives militaires Vincennes. Dossier 3. Mauritanie. Compte rendu d'opérations.

et tirailleurs par un gros *ghazi* de 225 hommes. Le convoi et son escorte sont entièrement détruits. La poursuite est engagée par les partisans de l'Adrar conduits par Ahmed uld Karkûb. Le *ghazi* est accroché à Aghasremt et subit de lourdes pertes (63 tués); de nombreux dissidents mourront de soif⁽⁴¹⁾. Le commandant Tranchant signale que le GN dirigée par le lieutenant Chamel qui se trouvait à proximité avec 170 fusils n'est intervenu que bien après la combat et n'a pas engagé la poursuite. Dans une lettre au Commissaire général, il s'inquiète à nouveau du peu de prestige de l'affaire pour les Français, qui sont apparus secourus par les partisans maures, et du manque d'esprit offensif des officiers méharistes.

Surtout les forces coloniales se révèlent incapables d'assurer aux tribus soumises la protection qu'elles devaient leur garantir. Ce sont les partisans maures qui ont finalement repoussé le danger que représentaient pour leurs troupeaux les offensives des résistants. Ils risquent d'être tentés de négocier directement avec ceux ci les accords qui, avant la colonisation, assuraient une certaine protection et sécurité aux partis concernés. La crainte n'est pas vaine comme le prouve la suite des événements.

Les derniers *ghazw* victorieux

Cette lourde défaite des dissidents ouvre une période de relative accalmie. Le décès de Muhammed uld Khalîl, en septembre 1925, remplacé par ses fils marque par ailleurs un tournant dans la politique français à l'égard des Rgaybât dont il a été le pivot. Du côté français, la politique d'appropriation de Gaden, qui après sa retraite est resté à Saint Louis où il joue un rôle de conseiller écouté de ses successeurs, est de plus en plus mise en accusation. Gaden se verra finalement déchargé de ses fonctions en juillet 1927 et une nouvelle politique va bientôt être élaborée.

En 1926, l'accalmie qui résulte de l'écrasement des dissidents par les partisans maures à Aghasremt, est aussi favorisée par l'accentuation au nord de la sécheresse qui oblige les campements à descendre vers le sud, laissant au nord les derniers dissidents qui lancent quelques attaques. L'inspiration de Wadjaha a été prolongée par son frère Muhammed Mamûn. Celui ci, un temps prisonnier des Français, s'est évadé de la prison d'Atar et a déjà participé à plusieurs *ghazw*. Il était présent à Aghasremt, dont son prestige a souffert, ainsi que du pillage intempestif des campements des notables religieux des Ahl Barikallah. Il éprouve quelques peines à réunir en 1926 et en 1927 des *ghazw* de force équivalente à celle de ceux qui ont déferlé sur l'Adrar les années précédentes. Les Français ont entrepris par ailleurs un travail de réorganisation de leurs forces méharistes (liaison radio, utilisation de l'aviation) qui commence à porter ses fruits.

(41) Le rapport note qu'après avoir tué une centaine d'hommes, les partisans maures n'ont pas souhaité engager la poursuite. «C'est, paraît il, une superstition chez les guerriers de ne pas dépasser le sang» (Archives militaires Vincennes. Dossier 3. Mauritanie. Compte rendu d'opérations).

En février 1926, Muhammed Mamûn réussit cependant à organiser à nouveau un gros *ghazi* qui attaque et pille le *qsâr* de Ouadane. En juillet les troupes coloniales reprennent l'offensive en lançant des opérations contre les campements d'Ismâ'îl uld Bardi au nord de la Kadiyya d'Idjîl. De nombreux chameaux sont enlevés (350). Peu après le même Ismâ'îl uld Bardi est surpris dans le Tijîrit où il venait de piller avec une quinzaine d'hommes des campements trârza. Il peut s'enfuir mais il est blessé. Il faut attendre la fin de l'année 1926 pour qu'un *ghazi*, qui ne compte qu'une centaine de fusils, les effectifs décroissent sérieusement par rapport à la période précédente, dirigé par Ismâ'îl uld Bardi et Ahmed uld Hammadi, menace à nouveau l'Adrar et les troupeaux qui nomadisent au nord du massif. Un détachement est envoyé à Ben °Amayra que vient de quitter le *ghazi* qui, poursuivi, se sépare en deux. La poursuite doit être bientôt abandonnée du fait de l'état des chameaux du groupe méhariste qui viennent de faire 130 kilomètres en 24 heures. Seul le sergent Balard peut continuer sa route mais il se heurte à l'hostilité des campements rgyabât qui protègent les dissidents. Ceux-ci se dispersent en petits groupes qui pillent les campements de l'Adrar.

La situation est comparable en 1927. Muhammed Mamûn a le plus grand mal à rassembler un *ghazi* pour attaquer les territoires français. C'est finalement une troupe très hétérogène qu'il rassemble et qui, après avoir fait semblant de marcher sur le sud, se dirige à marche forcée sur Port Etienne (Nouadhibou) attaqué dans la nuit du 12 au 13 juin 1927. L'attaque échoue et le *ghazi* descend vers le sud. Il est surpris le 27 du même mois par les partisans de l'émir du Trârza et choisit de se replier en se partageant en plusieurs groupes. L'un d'eux est surpris et encerclé par le groupe méhariste du capitaine Bonefos à Aglil. Il est presque totalement détruit (30 tués et prisonniers sur 41). Pendant ce temps des partisans rgyabât soumis ont attaqué les campements dissidents au nord et ont enlevé un grand nombre d'animaux (350 chameaux).

Le calme continuera en 1928, malgré quelques attaques. Le changement de politique qui suit le départ de Gaden se manifeste alors clairement sous l'impulsion du gouverneur général de l'AOF, Carde, et du Commissaire qu'il a choisi pour la Mauritanie, Chazal. D'année en année la politique à l'égard des grands nomades va se durcir. Le sous lieutenant Brissaud, auteur d'un rapport bilan de cette politique en 1938 la résume en une phrase d'un humour involontaire: il s'agira désormais d'une «politique de la main tendue mais l'arme au pied». En avril 1928, le commandant Dufour est nommé commandant de l'Adrar avec pour consigne de mener une politique de répression. Celle-ci s'appuie sur une réorganisation des Groupes nomades et sur l'utilisation des partisans autorisés à violer le sanctuaire espagnol du Rio de Oro. Dans l'immédiat, Dufour s'emploie à isoler les dissidents du nord des campements soumis. C'est le sens de la décision prise le 4 mai 1928:

«Article 1. Toutes les tribus ou fractions de l'Adrar devront se séparer nettement des campements Regueibat. Elles ne devront laisser avec les Regueibat ou à proximité aucune tente, même de lahma, de berger ou de forgeron. Tout

manquement à cet ordre sera poursuivi avec la plus grande sévérité. Les fautifs seront emprisonnés et leurs biens confisqués.

Tout arrangement particulier entre des tribus, fraction de tribus ou des tentes isolées avec les Regueibat est formellement interdit.

Tout paiement de droits de protection aux Regueibat est formellement interdit.

Article 2. Aucune caravane à destination de la kedia d'Idjil n'est plus autorisée.

Toute caravane surprise sera amenée à Atar et les animaux et le chargement seront confisqués.

La résidence d'Atar et de Chinguetti, après avoir consulté les tribus, fixeront les points de rassemblement des caravanes. Ces dates seront communiquées deux mois à l'avance au Commandant de cercle. Il ne devra pas être autorisé plus de 3 ou 4 caravanes par an pour chaque résidence.

Article 3. Aucun Maure de l'Adrar, aucun nomade du nord ne doit se rendre à Saint Louis soit pour y commercer soit en sorba sans un laissez passer signé du Commandant de cercle de l'Adrar.

Aucun Maure de l'Adrar ou des cercles du sud ne peut se rendre chez les Regueibat du nord, soit pour y commercer, soit en sorba ou en quête, sans l'autorisation du Commandant de cercle de l'Adrar.

Article 4. Sidi ould Sidati, Sidi Baba ould Lakah, Zeïdan ould Abd el Malek⁽⁴²⁾, devront faire rentrer immédiatement tous leurs gens et troupeaux qui se trouvent auprès des Regueibat⁽⁴³⁾.

Cette volonté d'isolement des Rgaybât et de contrôle des déplacements se fonde sur la constatation que, faute que les Français soient capables d'empêcher les pillages répétés des Rgaybât en Adrar, certaines tribus, particulièrement chez les *zawâya* et les *znâga*, préfèrent acquitter des taxes de protection auprès de certains notables rgaybât pour garantir la sauvegarde de leurs troupeaux. Dufour développe explicitement l'argument dans son rapport d'avril 1928, aux lendemains de sa nomination en Adrar:

«Au début du mois devant la menace de razzou, les campements de l'Adrar ont été repliés au sud de la ligne Ben Amera Jrayf. Le Commandant de cercle a profité de cette occasion pour commencer à séparer les Regueibat de nombreuses tentes de marabouts et de tributaires qui, devant l'insuccès

(42) Il s'agit du chef du *qsâr* de Ouadane. Confier les troupeaux aux Rgaybât les met sous leur protection contre les entreprises des dissidents qu'ils soutiennent ouvertement ou en sous main.

(43) Archives du Gouvernement général de l'AOF. Dossier 1 D 233.

de notre politique uniquement défensive, avait cru préférable de se ménager les Regueibât et de leur demander une protection qu'ils ne croyaient plus pouvoir espérer de nous. Il est inadmissible que les gens de l'Adrar, qui nous paient l'impôt, qui paient les horma et ghafer aux guerriers de l'Adrar, paient encore un droit de protection aux Regueibat»⁽⁴⁴⁾.

La nouvelle politique suivie semble dans l'immédiat un succès; en 1929 comme cela avait été le cas en 1928 les attaques seront très peu nombreuses. Cette politique bénéfique de plusieurs facteurs favorables.

Le premier est la lassitude des populations de l'Adrar qui ont subi depuis 1923 une très lourde pression militaire et économique. En septembre 1928, le commandant de cercle Dufoursouligne que «depuis 1923, balance faite des animaux pris et des animaux rendus, ils (les gens de l'Adrar) ont perdu 4000 chameaux du fait des nomades du nord et ils n'ont reçu aucune indemnité pour ces pertes»⁽⁴⁵⁾.

Un second facteur favorable est l'utilisation de plus en plus massive des partisans maures contre les dissidents, dont nous avons vu une première manifestation au combat d'Aghasremt. Certes ces partisans ne sont pas toujours très sûrs et les désertions ont été nombreuses, les attitudes parfois ambiguës pendant les combats, mais la pratique des contre *ghazw*, desquels sont souvent absents les officiers français, ce qui permet de violer les frontières espagnoles, est accueillie favorablement. Elle permet de venger les morts et de récupérer une partie des troupeaux perdus pendant les pillages. Les groupes méharistes, de leur côté poursuivent les opérations de reconnaissance et de liaison sur les routes fréquentées habituellement par les *ghazw*.

Le troisième facteur favorable à la réussite de cette nouvelle politique est la conjoncture climatique et pastorale. En 1928 et 1929 la majorité des campements rgyabât ont du remonter vers le Rio de Oro pour échapper à la pression française. La sécheresse cependant s'installe progressivement dans le nord et en 1930 la plupart des campements doivent faire mouvement vers le sud et s'installer dans le nord de l'Adrar et du Trârza, voire au Tagant et dans les cercles du sud, à proximité immédiate des forces françaises. Dans le courant de 1930, les pluies permettent l'amorce d'une remontée vers le nord mais les pâturages sont dévastés par les criquets et le mouvement se ralentit rapidement.

Ce sont ces mêmes conditions climatiques et pastorales, dans un contexte de crise économique et sociale qui frappe au moins autant les populations de l'Adrar que les grands nomades du nord, qui vont justifier une dernière flambée de dissidence à partir de 1931. Le mouvement est autant marqué par des troubles à l'intérieur de l'Adrar, avec le départ en dissidence et la mort de l'émir Sîd'Ahmed, que par une

(44) Archives régionales de l'Adrar. Dossier 62. Rapports politiques. Rapport de quinzaine. avril 1928.

(45) Archives régionales de l'Adrar. Dossier 62. Rapports politiques. Rapport de quinzaine. septembre 1928.

reprise des attaques en provenance du nord contre les groupes méharistes français et les tribus soumises. Les «intérêts français» dans cette zone se furent trouvés fortement compromis si ces deux mouvements s'étaient conjugués, comme tenta de le faire l'émir Sîd'Ahmed qui se proposait de rejoindre les Rgaybât en dissidence. De fait, nombre de partisans et de goumiers de l'Adrar, partirent eux aussi en dissidence à cette époque. La conjonction des deux mouvements, cependant, ne se fit pas. La compétition pour les pâturages et les pillages des dissidents créaient en effet simultanément une situation potentiellement conflictuelle entre les populations de l'Adrar et les grands nomades chameliers du nord. La proximité des campements rgaybât aiguise les tensions, servant de relais aux *ghazw* et incitant à la dissidence les tribus soumises à moins qu'elles ne versent pour leur protection des redevances aux Rgaybât.

Malgré la mobilisation des groupes nomades français et la pression qu'ils exercent sur les campements des grands nomades, les attaques reprennent visant plus particulièrement ces groupes montés. Ainsi, à la fin de 1930, alors que le GN de Chinguetti nomadise aux environs de la Kadiyya d'Idjîl, un *ghazi* dirigé par Ahmed uld Hammadiest tenté par un coup de main sur son troupeau. Mais il tombe au cours de sa marche sur des campements smâsîd qu'il pille. Le GN est prévenu et lance une poursuite qui échouera car les chameaux, trop gras, manquent de souffle⁽⁴⁶⁾. Au mois d'août 1931, les rumeurs de constitution de *ghazw* au nord circulent avec insistance. Le GN d'Atar est au nord d'Atar sous les ordres du lieutenant Lorinet, attendant des renforts imminents. Il se scinde en deux pour partir à la recherche d'un *ghazi* signalé sur le Dhahr. La fraction dirigée par Lorinet, avec 160 hommes, campe à Tûjûnîn, formant deux carrés. Dans la nuit du 6 au 7 septembre 1931, elle est surprise par un gros *ghazi* dirigé par Muhammed al Mamûn et comptant 120 fusils qui a pu s'approcher à proximité immédiate de la *zrîba*. Le carré des tirailleurs est enlevé et détruit, quarante tirailleurs sont tués dont les deux officiers européens et deux sous officiers, le carré des gardes maures résiste et réussit à repousser les assaillants qui partent avec des prises importantes en chameaux. La poursuite est aussitôt engagée et, après deux jours de marche, le *ghazi* de Muhammed al Mamûn est rejoint à Arwenit. Les chameaux perdus sont repris et le *ghazi* s'enfuit en désordre mais l'état des chameaux ne permet pas de prolonger plus avant la poursuite.

Le coup porté aux GN cependant a été rude et leur désorganisation est profonde. Quelques mois plus tard, le capitaine Lecocq aura le plus grand mal à regrouper quelques dizaines d'hommes pour poursuivre l'émir Sîd'Ahmed parti en dissidence

(46) En représailles, quelques jours plus tard, le capitaine Lecocq, qui vient de prendre la direction du GN, obtient l'autorisation de lancer une attaque au Zemmour contre des campements rgaybât qu'il pille de fond en comble.

et, après avoir atteint celui ci, qui est tué lors de la rencontre (mars 1932), il doit se replier en bon ordre devant la menace que représentent les campements rgybât installés dans les dunes de Maqtâyr, à proximité immédiate d'Atar. En avril deux gros *ghazw* de dissidents passent à l'attaque. Le premier est dirigé par Ahmed uld Hammadi et °Alî uld Mayara, des Rgybât ainsi que par Muhammed al Mamûn. Il est fort de 400 fusils et son intention est d'abord d'accrocher les GN français de l'Adrar qui se dérobent au combat. Malgré la mobilisation des guerriers de l'Adrar, le *ghazi* peut se présenter devant Ouadane, qu'il renonce finalement à attaquer, puis se répand dans l'Adrar, pillant de nombreux campements, avant de se diriger vers l'est. Malgré une série de reconnaissances aériennes qui l'ont amené à se disperser à plusieurs reprises, il a pu agir en presque totale impunité et se replie avec ses prises. Le sort du second *ghazi* est par contre beaucoup moins heureux. Dirigé par al °Arussi uld Bâba Hamû, il comprend 140 fusils et s'attaque directement au GN du Hodh le 6 avril à Tigigilt. C'est un échec et il est presque entièrement détruit au cours de la poursuite qui s'ensuit (51 tués au cours des combats, 38 morts de soif et 24 prisonniers).

Cette défaite soulage quelque peu la pression sur les groupements méharistes français mais, quelques mois plus tard c'est cette fois le GN du Trârza qui est l'objet d'une attaque meurtrière. Il s'agit cette fois d'une affaire locale qui concerne en priorité les Awlâd D'laym. Cette tribu *hassân* a vécu en bonne entente avec les autorités coloniales françaises entre 1917 et la fin des années 1920, profitant de la politique d'appropriation pour avoir accès sans problèmes tant du côté espagnol que du côté français aux pâturages nécessaires à ses troupeaux. L'abandon de la politique de Gaden et l'utilisation par les Français de *ghazw* de partisans contre les campements «étrangers», crée un sérieux contentieux entre les Awlâd D'laym et les autorités coloniales françaises⁽⁴⁷⁾. Le 19 août 1932, le GN du Trârza tombe dans une embuscade soigneusement préparées. Le GN se replie en désordre et est presque entièrement anéanti. On compte cinq européens tués, 14 tirailleurs et 35 goumiers. La quasi totalité des chameaux et des armes sont enlevés.

Le contrôle des frontières coloniales: la fin de la dissidence

A la fin de l'année 1932, la position des forces françaises est mauvaise et un gros effort est consenti pour la réorganisation des groupes nomades qui viennent d'essuyer deux échecs retentissants. Un nouveau GN est créé à Akjoujt. Il est commandé par

(47) Dès 1927, les Awlâd D'laym se plaignent qu'un de leur campement ait été pillé au Rio de Oro par des partisans awlâd qaylân et demandent réparation. L'affaire sera réglée mais un grave conflit éclate à nouveau en 1929 entre les Awlâd D'laym et les Awlâd Bûsba° ralliés aux Français. Après une série de pillages réciproques, un incident plus sérieux se produit à Arwayik où quatre Awlâd D'laym sont tués par des goumiers trârza, en représailles du meurtre de deux goumiers des °Aleb par des Awlâd Bûsba° dissidents. Les Awlâd D'laym se replient alors massivement vers le Sahara espagnol où ils se rallient pour une part à Muhammed al Mamûn. Début 1932 ils participent de plus en plus activement aux *ghazw* contre le territoire et les forces françaises.

le capitaine Borricand. Le capitaine Lecocq de son côté est chargé de coordonner le commandement des GN d'Atar et de Chinguetti qui sont eux aussi renforcés. Entre temps surtout, les autorités coloniale ont armé les partisans maures, au Trârza et surtout en Adrar, et leur ont donné l'autorisation de mener toutes les opérations de pillage qu'ils entendent, y compris en territoire espagnol. De forts partis guerriers s'organisent avec pour objectif secondaire de faire un butin compensant au maximum les pertes en chameaux subies du fait des dissidents durant les années précédentes. En quelques mois plus de 5000 chameaux sont razzés chez les seuls Rgaybât !

Début 1933, la situation des campements qui oscillaient entre la soumission et la dissidence devient à son tour difficile et les forces françaises se révèlent capables de reprendre l'offensive. Un ghazi raybi qui se réunit à Mijîk, au nord de la Kadiyya d'Idjîl, autour d'Ahmed uld Hammadi et °Alî uld Mayara est surpris et dispersé par le GN d'Atar. °Alî uld Mayara est tué; les campements s'enfuient en désordre et des prises importantes sont faites. Les Awlâd D'laym ont aussi été visés par les attaques des partisans de l'Adrar et ont eu en quelques mois 15 tués et 500 chameaux enlevés. Une opération de représailles sous la direction de Muhammed al Manûn lui même pille des campements idayshilli à Aghasremt, attaque plusieurs convois et contourne l'Adrar par le sud en se dirigeant vers Moudjéria. Il est dispersé par les partisans avec des pertes importantes. La poursuite permet de récupérer une partie des prises.

Les principaux dissidents tentent alors de se rapprocher des Français auprès desquels se succèdent une série de *surba*. Avec les Rgaybât, des accords sont signés en février 1933 et le 8 mars les principaux chefs rgaybât sont convoqués à Atar où ils sont reçus par le gouverneur de la Mauritanie qui leur énonce les conditions de la soumission. Les animaux qui ont été razzés par les partisans de l'Adrar ne seront pas rendus. Les soldes et traitements que pouvaient recevoir les chefs sont supprimés et la responsabilité collective des fractions est établie. Une amende de guerre de 8 fusils et 30 chameaux est exigée. Les Rgaybât seront soumis à l'impôt *zakât* comme les autres ressortissants de la colonie. Ils ne pourront pas dépasser enfin au nord une ligne déterminée sans autorisation des autorités françaises; par contre ils conservent leur liberté de circulation et de pâturage au sud. En fait les pourparlers continuaient et les accords avec les Rgaybât allaient être complétés, de manière plus favorable pour ceux ci, dans les années suivantes.

De leur côté, les Awlâd D'laym, qui ont rompu en février avec Muhammed al Mamûn, envoient en avril 1933 une délégation à Port Etienne (Nouadhibou) pour discuter des conditions de leur soumission. Là encore la responsabilité collective des fractions est établie et un impôt de guerre de 16 fusils et 20 chameaux est fixé. Cependant les Awlâd D'laym restent pour la plupart en territoire espagnol et ne viendront se placer que plus tard sous contrôle français, lorsque les besoins en pâturages les obligeront à se déplacer à nouveau vers le sud.

Quelques attaques se produiront encore dans l'année qui suit. On peut cependant parler d'ultimes soubresauts, entre temps en effet l'occupation des confins du Maroc, de l'Algérie et de la Mauritanie est organisée et va rendre effective l'occupation et le contrôle des territoires des grands nomades du nord de l'Ouest saharien. Dans le sud marocain, le Tafilalat qui avait dû être évacué une première fois est réoccupé et les dissidents sont encerclés entre l'oued Sabnû et l'oued Dra'a. En mars avril 1934, une dernière offensive permet de réduire ce bastion. De gros moyens ont été mobilisés: l'aviation, des compagnies motorisés. Pour surveiller la Hamada et les pistes nord sahariennes, un poste doit être établi en territoire algérien, à Tindouf. Le 31 mars 1934, les travaux de construction du poste de Tindouf étant terminés, et un Groupement méhariste de Tindouf ayant été créé, un télégramme du général Giraud commandant des opérations au nord, demande au Commandant de cercle de l'Adrar de préparer la jonction avec lui. Le 7 avril, au puits de Bir Gardân, le général Giraud et le colonel Trinquet rencontrent le groupe mauritanien du commandant Bouteil arrivé de l'Adrar.

Entérinant cette occupation nouvelle, le 1er mai, un décret qui date du 2 août 1933 entre en vigueur. Il réalise l'unité de commandement civil et militaire dans le nord des confins algéro marocains⁽⁴⁸⁾. En décembre 1934, dans le but d'harmoniser la politique algéro marocaine et celle de l'AOF, une nouvelle liaison est réalisée à Bir Umm grayn par les détachements motorisés du colonel Trinquet venus de Tindouf, les méharistes du Touat, le GN de Chinguetti et un détachement motorisé venant d'Atar. Les accords de Bir Umm grayn (21 décembre 1934) définissent les conditions de la collaboration militaire entre le Maghreb et l'AOF et établissent une politique commune à l'égard des nomades⁽⁴⁹⁾.

À cette date les Français contrôlent effectivement le territoire défini un demi siècle auparavant par la délimitation des zones espagnoles et françaises. Les Espagnols vont de même occuper l'hinterland de leurs possessions sahariennes. Les parcours pastoraux et toute l'organisation spatiale de l'économie pastorale nomade vont s'inscrire désormais dans le cadre de ces frontières. La constitution d'un commandement particulier et d'une administration spécifique, exclusivement militaire, des «Confins» algéro marocains mauritaniens, souligne bien cependant que, côté français du moins, est ressentie la nécessité d'une politique spéciale à l'égard de ces populations qui viennent de résister trois décennies durant à la pression des troupes coloniales et qui ont préservé un mode de vie pastoral et nomade difficilement compatible avec les objectifs habituels de l'administration coloniale. Nous allons examiner maintenant les grandes lignes de cette politique.

(48) Ce décret prévoit que le commandement algéro marocain aura son siège à Tiznit et des annexes à Goulimine, Assa et Tindouf. Le nord de la colonie de la Mauritanie, au delà de la ligne du 25^{ème} parallèle, passe sous le contrôle de ce commandement, tout en restant rattaché à l'AOF.

(49) Cette convention sera complétée par celle signée à Saint Louis le 1er mars 1937 qui précise cette politique française à l'égard des nomades, s'agissant du recensement et de l'impôt.

La politique à l'égard des grands nomades.

La définition et la mise en place d'une politique concertée vis à vis des grands nomades, désormais soumis à l'autorité française, occupe une place essentielle dans les préoccupations des autorités de la Mauritanie. Cette importance se manifeste à travers les longs rapports politiques consacrés à cette question par les gouverneurs De Coppet (1935) puis Beyriés (1936 et 1937)⁽⁵⁰⁾. L'accomplissement de cette politique va se trouver en partie facilité, mais aussi parfois freiné, par l'évolution de la situation au Sahara espagnol. Les Espagnols avaient jusqu'alors renoncé à occuper l'intérieur du pays et se contentaient d'une politique d'attraction et d'alliance avec les tribus en attendant que la dissidence ait été réduite par les forces françaises du Maroc et de l'AOF. La situation se trouve modifiée du fait de l'occupation française des confins et les Espagnols engagent dès 1935 un programme plus ambitieux d'occupation de l'intérieur du pays. La création d'un poste permanent est décidée à Smâra avec une unité méhariste (*mia*) chargée de surveiller les zones de nomadisation de la Saqiya al Hamrâ jusqu'à la Galta Zemmour. La création d'un poste de surveillance identique, avec là encore la formation d'une unité méhariste, est prévue à Zûg ou à Tishla. Enfin, ils tentent, les frontières politiques étant maintenant établies, sinon respectées, parfois en concurrence directe avec les Français, de mener une politique de soumission et de sujétion des nomades rgyabât et surtout awlâd d'laym en s'appuyant sur certains chefs de *ghazw* qui se sont révélés particulièrement hostiles aux Français et craignent de voir leur ralliement refusé par ceux-ci.

La politique française à l'égard des grands nomades du nord du Sahara occidental a pour objectif immédiat et prioritaire le contrôle administratif de ces populations, longtemps dissidentes et très mobiles. Un désarmement, très partiel, a lieu, de nouveaux chefs sont choisis dans les fractions et quatre *gûm* tribaux, correspondant aux quatre grandes fractions, chargés de collaborer avec les Français à la défense du territoire, sont constitués chez les Rgyabât. Ceux-ci sont astreints désormais à l'impôt. Il ne s'agit plus de taxes provisoires de pacage comme lors des précédentes conventions, mais de l'impôt *zakât* sur le bétail constitué sur la base d'un centième de la valeur des animaux déclarés (et non 1/40 comme dans les autres cercles de Mauritanie). La levée de l'impôt va entraîner un effort de recensement des troupeaux, qui restera cependant toujours très aléatoire.

Le problème du contrôle des déplacements de ces grands éleveurs nomades est conçu par expérience comme crucial. Les autorités coloniales considèrent que les mouvements pastoraux, souvent confondus avec des mouvements de dissidence quand ils amenaient ces éleveurs à s'installer sur des pâturages non contrôlés par les Français, sont vitaux pour ces populations. L'occupation d'une grande partie des pâturages des Confins désamorce en partie ce problème. Reste celui du passage régulier des nomades en territoire espagnol, lorsque les pluies y sont favorables,

(50) Archives du Ministère de la France d'outremer. Affaires politiques. Carton 588. Rapport politique 1935, De Coppet. Rapport politique 1936 et 1937, Beyriés.

auquel les autorités françaises décident d'apporter une réponse très ouverte et compréhensive dont Beyriés se fait l'écho en 1936:

«L'action politique de la Mauritanie tend à soumettre à notre contrôle définitif les tribus de grands nomades, pas seulement celles qui vivent constamment sur notre territoire, mais aussi celles qui n'y demeurent en partie ou en totalité que de façon temporaire, comme les Oulad Cheikh, et les Oulad Delim, et celles qui pourraient être appelées à y nomadiser, comme les Souaad.

Ceci entraîne pour nous la nécessité de laisser nos ressortissants nomadiser en zone espagnole; les ressources du Sahara occidental étant trop restreintes pour que l'on puisse amputer sans gêne grave le terrain de parcours des tribus. Nous ne devons pas oublier que le Tiris sera encore longtemps la terre d'élection des chameaux regueibat. La politique qui par moment dans le passé a fait de la présence effective sur notre territoire la marque de la soumission, et regardé comme dissidence un retour dans l'ouest et le nord ouest, qui visait à cantonner définitivement les grands nomades sur le sol mauritanien doit être abandonnée définitivement. La faculté d'utiliser librement la totalité de leurs terrains de parcours est la seule base possible de l'établissement de bonnes relations avec eux. Notre tolérance à cet égard ne devant pas exclure le contrôle»⁽⁵¹⁾.

Pour assurer ce contrôle et sans doute surtout pour mieux établir la sujétion française de ces populations est créé un permis spécial de transhumance pour la zone espagnole, «sur lequel figure une cocarde tricolore», qui prouve la qualité de sujets français de son détenteur. Ce système permet aussi une meilleure approche du recensement des troupeaux détenus par les Rgaybât en vue du versement de l'impôt. La liste de ces permis spéciaux doit être communiquée mensuellement par les cercles intéressés au commandant du cercle de Port Etienne qui en donne communication au commandant espagnol de La Aguerra, qui la transmet lui-même aux autorités espagnoles de Villa Cisneros et de Cap Juby.

S'agissant de l'élevage et des parcours des troupeaux, la décision la plus importante prise à cette époque est cependant la circulaire du 20 juin 1936 qui instaure, à l'intérieur de la colonie, «la liberté complète de nomadisation» et supprime en particulier toutes les barrières entre cercles, décision dont Beyriés note qu'elle est accueillie avec une grande satisfaction par les grands nomades qu'elle a pour but d'attirer définitivement vers les pâturages du sud⁽⁵²⁾. Elle leur permet en effet de

(51) Archives du Ministère de la France d'outremer. Affaires politiques. Carton 588. Rapport politique 1936, Beyriés.

(52) «Le but à atteindre qui a été compris de tous les exécutants est d'attirer le plus possible les nomades des Confins dans les cercles plus riches du sud, en particulier le Tagant, l'Assaba et le Trarza et surtout de les y retenir. Leur éloignement des pâturages de la zone espagnole et des vastes régions désertiques du nord=

s'installer avec leurs troupeaux en tout point du territoire colonial, contrairement à la situation qui prévalait avant la colonisation où ces installations impliquaient des alliances politiques et le jeu des protections tribales. La compétition entre ces éleveurs chameliers et les éleveurs locaux va se révéler d'autant plus rude et destructrice que les Rgaybât en particulier se sont constitués, grâce surtout aux *ghazw* des années précédentes, de très importants troupeaux qui pèsent lourdement sur la capacité de charge des pâturages.

De fait, avec des différences notables selon la localisation et les habitudes de nomadisation des groupes concernés, on assiste à une évolution rapide des mouvements pastoraux des tribus désormais ralliées, particulièrement nette au sein de certaines fractions rgyabât. Dès 1936, le rapport politique de Beyriés signale des changements de comportements: des éleveurs rgyabât vendent une partie de leurs chameaux pour acheter des moutons, voire dans certains cas des palmiers, et ils fréquentent longuement les *qsûr* de l'Adrar, pendant la *gatna* en particulier. Le même rapport signale une tendance très nette à la prolongation des mouvements de transhumance vers le sud:

«La soumission définitive des Regueibat Sahel à la Mauritanie date de mars 1933. Avant cette époque, ces grands nomades, effrayés par les représailles exercées à leur rencontre par le Cercle de l'Adrar, avaient adopté des terrains de parcours qui semblaient ne pas correspondre à ceux fréquentés par leurs ancêtres. Certaines fractions Regueibat moins farouches venaient en Adrar, mais elles étaient la minorité. Les autres préféraient rester en zone espagnole ou très loin dans l'est et le nord hors de notre contact.

Le calme qui règne depuis trois ans a amené un changement dans leurs mouvements de transhumance.

Dès 1933 les Regueibat Sahel s'approchent de l'Adrar pour profiter des pâturages de la région de Chinguetti, du Baten d'Atar et certains commencent à descendre vers Akjoujt. Certains poussent même de timides reconnaissances vers le sud d'Akjoujt et la région comprise entre Chinguetti et Tidjikja. En 1934 le Tagant qui a signé avec l'Adrar une «convention de nomadisation» qui limite le plus possible l'intrusion des Regueibat dans ses pâturages n'est pas encore envahi. Cependant l'on constate que des groupes importants, les Ahel Daf et les Ahel Bellao, fréquentent les lisières ouest des régions de dunes de l'Aouker et de l'Adafar où ils resteront plus de trois ans.

= contribuera à faciliter leur contrôle et, partant, à maintenir la paix qui est, et doit rester, notre principal objectif dans le Sahara occidental» (Archives du Ministère de la France d'outremer. Fonds Affaires politiques. Carton 588. Dossier 1. Rapport politique de la Mauritanie 1937. Gouverneur Beyriés).

En 1936, le Gouvernement de la Mauritanie déclare la nomadisation entièrement libre sur son territoire, sous certaines réserves que nécessite la protection des palmeraies.

Les Regueibat se répandent alors dans le Tagant, le Haut Assaba, les lisières de l'Aouker, du Hodh et de l'Adafar.

Nous ne saurions encore assurer que les Regueibat ne fréquenteront plus le nord, et encore moins qu'ils sont sur la voie de la sédentarisation. Nous constatons simplement qu'avec la paix, la suppression des représailles et une meilleure compréhension de leurs besoins (réglementation de leur transhumance en zone espagnole, politique de l'eau dans les cercles du sud, et liberté de nomadisation en Mauritanie), les Regueibat Sahel se désintéressent de plus en plus des terrains de parcours du haut Sahara Français et Espagnol (Zemmour et Séguia el Hamra), le Tiris (zone espagnole) conservant seul un certain attrait»⁽⁵³⁾.

En fait des pluies favorables entraîneront le retour des Rgaybât et des Awlâd D'laym en zone espagnole, les seconds revenant cependant immédiatement en territoire français après les bonnes pluies d'hivernage de 1937. L'attraction séculaire pour les pâturages du sud continuera à jouer dans les années qui suivent.

Cette situation va entraîner le ralliement de la majorité des Rgaybât aux autorités françaises. En 1935 et 1936 ce mouvement est particulièrement marqué chez les Rgaybât Sahîl. Seuls restent en zone espagnole certains chefs comme Ismâ'îl uld Bardi, ou encore Ahmed uld Hammadi, qui apparaissent comme des leaders de la résistance aux Français et hésitent à négocier leur retour. Ce mouvement se poursuivra en 1937, seule une partie des Ahl Shaykh, et les Swâ'ad, restant à cette époque installée de préférence en zone espagnole. L'évolution en ce sens est moins marquée chez les Awlâd D'laym, plus pauvres en troupeaux et dont les pâturages en zone française sont plus réduits.

La présence des nomades du nord sur les pâturages périphériques de l'Adrar et sur ceux du sud de la colonie sera dès lors une donnée permanente de la conjoncture pastorale. L'administration coloniale s'accommodant de leur présence dans la mesure où ils alimentent les mouvements commerciaux et fournissent des animaux de transport. Cette concurrence jouera par contre parfois en défaveur des éleveurs locaux, moins riches en bétail et à l'économie plus diversifiée.

De manière générale, ainsi que je le signalais initialement en citant Beyriés, demême que la politique agricole de l'administration coloniale vise à une certaine fixation des éleveurs nomades, sa politique pastorale s'inscrit dans une perspective de contrôle et de limitation de la nomadisation. De nouveau Beyriés exprime précisément ces objectifs à propos des grands nomades du nord: «Les éleveurs

(53) Archives du Ministère de la France d'outremer. Affaires politiques. Carton 588. Rapport politique 1936, Beyriés, VII VIII.

particulièrement les Regueibat sont immanquablement attirés, à une période de l'année, par les pâturages que cette zone (méridionale) offre à leurs troupeaux et y séjournent plus ou moins longuement. Il s'agit d'installer des habitudes de transhumance chez ces nomades telles que leur mouvance soit d'une amplitude de plus en plus réduite et que leur zone de nomadisation soit de plus en plus profondément incluse dans notre zone»⁽⁵⁴⁾. Le but reste bien l'évolution du statut des populations ralliées vers celui de populations soumises, puis administrées, qui reste incompatible à long terme avec le «grand nomadisme», fut ce aux dépens de l'économie pastorale de la colonie qui connaît de graves crises dans les années 1940 et 1950 (Bonte et Ould Cheikh, 1983).

Conclusions

J'ai tenté de montrer dans les pages précédentes que la politique coloniale à l'égard des grands nomades du nord de l'Ouest saharien, ne se réduisait pas à une somme plus ou moins détaillée de *surba*, de *ghazw* et de contre *ghazw*, mais prenait une autre dimension si on la resituait dans le mouvement séculaire de constitution de ces sociétés de grands nomades dans la partie septentrionale de l'Ouest saharien, suivi de leur descente progressive vers les pâturages plus méridionaux. L'impératif pastoral est déterminant dans cette formation du peuplement saharien et, à une échelle historique qu'il faut restituer, les développements de la confédération Rgaybât au XIX^e siècle, puis ses rapports difficiles avec le colonisateur français, prennent de nouvelles significations dans cette perspective. Certains des administrateurs français, tels Gaden ou encore Beyriés, sont conscients de cet état de fait, d'autres préférant invoquer les comportements de pillards invétérés et de guerriers irrédentistes de ces populations nomades rebelles à toute autorité.

Il ne faut pas négliger, certes, l'esprit de résistance qui a animé ces populations à l'époque de la conquête, avec ses expressions politiques et religieuses, mais les Rgaybât nous sont apparus avant tout comme des éleveurs, soucieux prioritairement du bien être et de la croissance de leurs troupeaux de dromadaires. Quand même ils mettent à contribution leur adaptation au milieu aride, leur connaissance des puits et des pistes du désert, pour multiplier les pillages du bétail des tribus soumises ou des troupes méharistes françaises, c'est pour répondre à la profonde désorganisation de l'élevage domestique et bénéficier d'autres sources de croissance cumulative de leur bétail, fondement de leur dynamique économique, mais aussi démographique, politique, etc..

En apparence, l'administration coloniale française permet aux grands nomades de réaliser ce qui était l'aboutissement de cette dynamique: l'implantation sur les pâturages du sud que leur ouvre la «liberté» d'accès aux pâturages, proclamée à plusieurs reprises et réaffirmée en 1936, à la fin de la dissidence. Je pense avoir

(54) *idem*.

montré que cette liberté, sous contrôle étroit de l'administration, a pour objectif, à terme, de limiter les déplacements et de les fixer, sinon de les sédentariser. L'attention, forcée, qui a été accordée par le colonisateur à la logique de développement des parcours nomades, toujours dans la perspective de capter leur ralliement à la colonisation française, et en tenant compte des rapports de force, se révèle ultimement contradictoire avec la logique des frontières politiques coloniales⁽⁵⁵⁾. Cette contradiction dont les effets se font sentir jusqu'à nos jours, où elle a des implications politiques et militaires compliquées par les enjeux géostratégiques, se retrouve en d'autres parties du Sahara où prévalait aussi le grand nomadisme: chez les Touaregs, les Toubous, etc. Elle a ici une dimension particulière du fait du découpage colonial ancien des «possessions» espagnoles et françaises. Au sein des États nations issus de la décolonisation, sur lesquels pèse souvent l'arbitraire de ces frontières, ces sociétés nomades ont connu des évolutions divergentes mais qui se conjuguent sur un point: la disparition programmée du grand nomadisme et même du nomadisme tout court.

Références bibliographiques

- Acloque Benjamin, 2007, «L'idée de frontière en milieu nomade: héritage, appropriation et implications politiques actuelles (Mauritanie et Sahara Occidental)», in Villasante de Beauvais Cervello Mariella (avec la collaboration de Christophe de Beauvais), *Colonisations et héritages actuels au Sahara et au Sahel*, Paris, L'Harmattan: 351-381.
- Baroja Caro J., 1955, *Estudios Saharianos*, Madrid, Institut d'Etudes Africaines.
- Bisson Jean, 1961, «La nomadisation des Reguibat Legouacem», *Travaux de l'Institut de recherches sahariennes*, XX: 213-224.
- Bonte Pierre, 1993, «L'émir et les colonels, pouvoir colonial et pouvoir émiral en Adrar mauritanien», in E. Bernus E., Boilley P. Clauzel J. et J. L. Triaud, *Nomades et commandants. Administration et sociétés nomades dans l'ancienne AOF*, Karthala, Paris: 69-80.
- Bonte Pierre, 2004, «La conquête coloniale de l'Adrar. Soumissions et résistances», Actes du Colloque International sur la Mauritanie de 1899 à 1999. Cent ans d'histoire, *Masadir*, Université de Nouakchott, 3: 37-82 (en date 2002).
- Bonte Pierre, 2008, *L'émirat de l'Adrar mauritanien. Harîm, compétition et protection dans une société tribale saharienne.*, Paris, Karthala.
- Bonte Pierre, à paraître, *La Saqiya al Hamrâ, berceau de la culture Ouest saharienne*, Casablanca, La Croisée des chemins.

(55) Avec cependant quelques nuances à apporter à ce constat. La création du Territoire des Confins en 1934 souligne la prise de conscience par le colonisateur de la nécessité d'une administration spécifique des régions qui constituent le cœur du pays des grands nomades. De même le rattachement des Hodh, associés au Soudan français depuis la formation de cette colonie, à la Mauritanie, en 1944, met à nouveau en avant la nécessité d'une administration spéciale des zones nomades (Bonte etould Mohameden Meyine, 2010).

- Bonte Pierre et Abdel Wedoud ould Cheikh, 1983, «Production pastorale et production marchande dans la société maure», in *Contemporary Nomadic and Pastoral Peoples: Africa and Latin America*, Studies in Third World Societies, 17, Williamsburg, USA: 31-56
- Bonte Pierre et Mohamedou ould Mohameden Meyine, 2010, «La Mauritanie au passé recomposé», Spécial issue on Mauritania. Part I., *The Maghreb Review*, 35 (1-2): 27-63.
- Borricand lieutenant Colonel P., 1948, «La nomadisation en Mauritanie», *Travaux de «l'Institut de Recherches sahariennes*, V: 81-93.
- Caratini Sophie, 1986, «Ismaël Ould Bardi, héros de la résistance saharienne», *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, 41-42, «Désert et montagne au Maghreb»: 158-166.
- Caratini Sophie, 1989, *Les Rgaybat (1610-1934)*, Paris, L'Harmattan.
- Cauneille capitaine A., 1950, «Les nomades Regueïbat», *Travaux de l'Institut de recherches sahariennes*, 6: 83-100.
- Cauneille A et J. Dubief, 1955, «Les Reguibat Lgouacem. Chronologie et nomadisme», *Bulletin de l'IFAN*, VII 3 4: 528-550.
- Coppolani Xavier, 1899, *Rapport d'ensemble sur la mission au Soudan. I. Les Maures*, Paris, Paul Levé.
- Cuoq Joseph M., 1974, *Recueil des sources arabes concernant l'Afrique occidentale du VIIIe au XVIe siècle (Bilâd al Sudân)*, Paris, Éditions du CNRS.
- Désiré Vuillemin Geneviève, 1958, «Notes sur les origines des pelotons méharistes en Mauritanie», *Revue d'Histoire des Colonies*, 158: 53-60.
- Dupas Capitaine, 1937, «Notes sur la confédération des Regueibat Lgouacem», *Mémoires du CHEAM*, N° 770.
- Gouraud Général, 1910, *La pacification de la Mauritanie. Journal de marche et opérations de la colonne de l'Adrar*, Paris, Larose.
- Jeandel R., 1975, «La chronologie des Reguibat L'Gouacem de 1944 à 1971 (Sahara occidental)», *Bulletin de l'IFAN*, 37 2: 463-464.
- Lafeuille Roger, 1945, «La crise économique chez les nomades de Mauritanie de 1940 à 1944», *Mémoires du CHEAM*, N° 756.
- Le Borgne capitaine, 1953, «Les nomades chameliers de Mauritanie. Evolution du nomadisme et de la richesse», *Mémoires du CHEAM*, N° 2141.
- Lesourd lieutenant colonel, 1963, «Le nomadisme en voie de sédentarisation. Sahara atlantique. Les Regueibat», *Mémoires du CHEAM*, N° 3868.
- Loyewski lieutenant d'Otton 1942, *Rezzous sur l'Adrar*, Rufisque, Imprimerie du Gouvernement Général.

- Martin Capitaine H., 1939, «Le Sahara espagnol», *Mémoires du CHEAM*, N° 300 227.
- Martin Capitaine H., 1939, «Les tribus nomades de l'Ouest et du Nord mauritanien, du Sahara occidental espagnol et du Sud marocain», *Mémoires du CHEAM*, N° 3113.
- Marty Paul, 1914, «Notice sur les Tekna», Gouvernement du Haut Sénégal Niger, Dossier 1 D 746. 23
- Marty Paul, 1914. «Notice sur les Regueibat», Gouvernement du Haut Sénégal Niger, Dossier 1 D 303. 22.
- Montagne Robert, 1930, «Les limites du Maroc et du Sahara atlantique», *Études Notes et Documents sur le Sahara Occidental*, VII^{ème} Congrès de l'Institut des Hautes Études marocaines, Rabat: 111-118.
- Naïmi Mustapha, 1992, *Les principales préoccupations des Rgaybat de Muhammad Salîm wuld Lahbib wuld Lhusayn wuld 'Abn al Hayy*, texte présenté et traduit par Mustapha Naïmi, Institut universitaire de recherche scientifique, Rabat.
- Norris H.T., 1972, *Saharan Myth and Saga*, Oxford, Clarendon Press.
- Ressot Commandant, «I. Vers le sud du Maroc et la Haute Mauritanie. II. Tindouf et les Tadjakanant d'après une étude du lieutenant de LibARRIER», *Renseignements coloniaux*, 9: 313-333.
- Sahlins Marshall, 1961, "The segmentary Lineage: An Organization of Predatory Expansion", *American anthropologist*, 61 (2, part 1): 322-345.
- Toupet Charles, 1977, *La sédentarisation des nomades dans la Mauritanie centrale*, Atelier de reproduction des thèses, Université de Lille.
- Trancart Capitaine André, 1940, «Le pâturage en Haut Adrar», *Bulletin de l'IFAN*, 34: 285-298.

ملخص

من يوم اقتسمت فرنسا وإسبانيا الصحراء الغربية التي تمتد عرضاً من سلسلة الأطلس الكبير إلى وادي السينغال والنيجر وطولاً من ساحل المحيط الأطلسي إلى واحات توات وجبال الهكار، تأزمت أوضاع الاقتصاد الرعوي الذي منه كان عيش قبائل المنطقة وقوام تشكيلتها الاجتماعية. ولذلك ظلت هذه القبائل تقاتل دفاعاً عن مجال رعي مواشيتها تنتقل بحسب ما يجود من الأمطار وبحسب تسرب الاحتلال الأجنبي، مقاومة تارة وتارة أخرى متفاعلة معه والتي هي أحسن فيما بين تاريخ فرض الحدود سنة 1900 وتاريخ تغلب سلاح المستعمر والطيران منه خاصة على كل أشكال المقاومة فاستطاعت

إسبانيا أن تحتل كامل ما تخلت عنه لها فرنسا من هذه الصحراء فأصبحت الحدود حواجز مضبوطة لا سبيل إلى اختراقها إلا بإرادة الإدارة الاستعمارية. ومن يومئذ صارت أنماط العيش بالترحال محكوما عليها بالتلاشي والزوال.

Abstract

When France and Spain shared the Western Sahara, which extends on the West from the High Atlas to the river of Senegal and, and from the Atlantic coast to the Oases of Touat and Hoggar Mountains, the situation of pastoral economy deteriorated. This activity constituted the major living source of the tribes and the core of their social composition. For this reason, the tribes ardently fought to protect the pastoral space for their herds which depended on rain and at times the expansion of occupation forces. The tribes fluctuated between resistance and pacific reaction in a history that imposed borders in 1900 and another where the weapon and air forces of the occupier defeated all resistance forms. Spain managed to occupy the entirety of what France has gave up on in the Sahara and the borders became fixed barriers that were impossible to cross without the consent of the colonial administration. Since then, the nomadic mode of living was doomed to disappearance.